Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

HISTOIRE
DE
LA GUERRE
DES JUIFS
CONTRE LES ROMAINS.
ECRITE PAR
FLAVIUS JOSEPH.
Et sa Vie écrite par lui-même.
TRADUITE
Sur l'Original Grec revû sur divers Manuscrits,
PAR MONSIEUR ARNAULD D'ANDILLY.
NOUVELLE EDITION,
Enrichie d'un grand nombre de très-belles figures en taille douce.
TOME I.

A BRUXELLES,
Chez EUGENE HENRY FRICX, Imprimeur du Roi ruë de la Madeleine. M. DCCIII.

Avec Privilege & Approbation.

KAISERLICHE KOENIGLICHE
WIEN
HOFBIBLIOTHEK

AVERTISSEMENT.

SI l'Hiſtoire des Juifs a fait connoître que Joſeph merite d'être mis au rang des plus excellens hiſtoriens, celle de leur guerre contre les Romains qui fait la premiere & la plus grande partie de ce ſecond volume, ne permet pas de douter qu'il ne s'y ſoit ſurpaſſé lui-même. Diverſes raiſons ont contribué a rendre cette hiſtoire un chef-d'œuvre : La grandeur du ſujet : Les ſentimens qu'excitoit dans ſon cœur la ruine de ſa patrie : Et la part qu'il avoit euë dans les plus celebres évenemens de cette ſanglante guerre. Car quel autre ſujet peut égaler celui de ce grand ſiege, qui a fait voir à toute la terre qu'une ſeule ville auroit été l'écueil de la gloire des Romains, ſi Dieu pour punition de ſes crimes ne l'eût point accablée par les foudres de ſa colere ? Quels ſentimens de douleur peuvent être plus vifs que ceux d'un Juif & d'un Sacrificateur, qui voyoit renverſer les loix de ſa nation dont nulle autre n'a jamais été ſi jalouſe, & reduire en cendre ce ſuperbe Temple l'objet de ſa devotion & de ſon zele ? Et quelle plus grande part peut avoir un hiſtorien dans ſon ouvrage, que d'être obligé d'y

faire entrer les principales actions de ſa vie, & de travailler à ſa propre gloire en relevant ſans flaterie celle des victorieux, & en s'acquittant en même-tems de ce qu'il devoit à la generoſité de ces deux admirables Princes Veſpaſien & Tite, à qui l'honneur étoit dû d'avoir achevé cette grande guerre ?

Mais comme il ſe rencontre dans cette hiſtoire tant de choſes remarquables, je croi que ceux qui la liront verront ici avec plaiſir dans un abregé plus exact que n'eſt celui de Joſeph en ſa preface, ce qu'elle contient, pour paſſer enſuite de cette idée generale aux particularitez qui en dépendent. Elle eſt diviſée en Sept livres.

Le Premier Livre & le Second juſques au 28. *chapitre ſont un abregé de l'hiſtoire des Juifs rapportée dans le premier volume déja donné au public, depuis Antiochus Epiphane Roi de Syrie, qui après avoir pillé leur Temple voulut abolir leur religion, juſques à Florus Gouverneur de Judée, dont l'avarice & la cruauté furent la premiere cauſe de cette guerre qu'ils ſoûtinrent contre les Romains. Cet abregé eſt ſi agréable qu'il ſemble que Joſeph ait voulu montrer qu'il pouvoit comme les excellens peintres repreſenter avec tant d'art les mêmes objets en des manieres differentes, que l'on ne ſceût à laquelle donner le prix. Car au lieu que dans le premier volume ces hiſtoires ſont interrompuës par la narration des choſes arrivées en même tems, elles ſont ici écrites deſuite, & donnent*

le

le plaiſir aux lecteurs de voir comme dans un ſeul tableau ce qu'ils n'avoient veu que ſeparément dans pluſieurs. Depuis le 28. chapitre du ſecond livre juſques à la fin Joſeph rapporte ce qui s'eſt paſſé en ſuite du trouble excité par Florus juſques à la défaite de l'armée Romaine commandée par Ceſtius Gallus Gouverneur de Syrie.

Au commencement du Troiſiéme Livre Joſeph fait voir l'étonnement que donna à l'Empereur Neron ce mauvais ſuccès de ſes armes qui pouvoit être ſuivi de la revolte de tout l'Orient, & dit qu'ayant jetté les yeux de tous côtez il ne trouva que le ſeul Veſpaſien qui pût ſoûtenir le poids d'une guerre ſi importante, & lui en donna la conduite. Il rapporte enſuite de quelle ſorte ce grand Capitaine accompagné de Tite ſon fils entra dans la Galilée dont Joſeph auteur de cette hiſtoire étoit Gouverneur, & l'aſſiegea dans Jotapat, où après la plus grande reſiſtance que l'on ſçauroit s'imaginer il fut pris & mené priſonnier à Veſpaſien : & comment Tite prit pluſieurs autres places, & fit des actions incroyables de valeur.

On voit dans le Quatriéme Livre Veſpaſien conquerir le reſte de la Galilée : La diviſion des Juifs commencer dans Jeruſalem : Les factieux qui prenoient le nom de Zelateurs ſe rendre maîtres du Temple ſous la conduite de Jean de Giſcala : Ananus Grand Sacrificateur porter le peuple à les y aſſieger : Les Idumeens venir à leur ſecours, exercer des cruautez horribles, & après

ſe retirer : Veſpaſien prendre diverſes places de la Judée, bloquer Jeruſalem dans la reſolution de l'aſſieger, & ſurſeoir ce deſſein à cauſe des troubles arrivez dans l'empire devant & après la mort des Empereurs Neron, Galba, & Othon: Simon fils de Gioras autre chef des factieux être receu par le peuple dans Jeruſalem : Vitellius qui s'étoit emparé de l'empire après la mort d'Othon ſe rendre odieux & mépriſable par ſa cruauté & par ſes débauches : L'armée commandée par Veſpaſien le déclarer Empereur : Et enfin Vitellius eſtre aſſaſſiné dans Rome après la défaite de ſes troupes par Antonius Primus qui avoit embraſſé le parti de Veſpaſien.

Le Cinquiéme Livre rapporte comment il ſe forma dans Jeruſalem une troiſiéme faction dont Eleazar fut le chef ; mais que depuis ces trois factions ſe reduiſirent à deux comme auparavant, & de quelle ſorte elles ſe faiſoient la guerre. On y voit auſſi la deſcription de Jeruſalem, des tours d'Hyppicos, de Phazaël, & de Mariamne, de la forteresſe Antonia, du Temple, du Grand Sacrificateur, & de pluſieurs autres choſes remarquables : Le ſiege de cette grande ville formé par Tite ; les incroyables travaux & les actions merveilleuſes de valeur qui ſe firent de part & d'autre ; l'extrême famine dont la ville fut affligée, & les épouvantables cruautez des factieux.

Le Sixiéme Livre repreſente l'horrible miſere où Jeruſalem ſe trouva reduite : la continua-

tion

tion du ſiege avec la même ardeur qu'auparavant, & de quelle ſorte après un grand nombre de combats Tite ayant forcé le premier & le ſecond mur de la ville, prit & ruina la forteresſe Antonia & attaqua le Temple, qui fut brûlé quoique ce Prince pût faire pour l'empêcher; & comment enfin il ſe rendit maître de tout le reſte.

Dans le Septiéme & dernier de ces livres on voit comment Tite fit ruiner Jeruſalem à la reſerve des tours d'Hyppicos, de Phazaël, & de Mariamne: La maniere dont il loüa & recompenſa ſon armée: Les ſpectacles qu'il donna aux peuples de Syrie: Les horribles perſecutions faites aux Juifs dans pluſieurs villes: L'incroyable joye avec laquelle l'Empereur Veſpaſien, & Tite qui étoit déclaré Ceſar furent receus dans Rome, & leur ſuperbe triomphe: La priſe des châteaux d'Herodion, de Macheron, & de Maſſada qui étoient les ſeules places que les Juifs tenoient encore dans la Judée; & comment ceux qui défendoient cette derniere ſe tuerent tous avec leurs femmes & leurs enfans.

C'eſt en general ce que contient cette Hiſtoire de la Guerre des Juifs contre les Romains: & il n'y a point d'ornemens dont ce grand perſonnage ne l'ait enrichie. Il n'a perdu aucune occaſion de l'embellir par des deſcriptions admirables de provinces, de lacs, de fleuves, de fontaines, de montagnes, de diverſes raretez, & de bâtimens dont la magnificence paſſeroit pour

une fable, ſi ce qu'il en rapporte pouvoit être revoqué en doute lorſque l'on voit qu'il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait oſé le contredire, quoi que l'excellence de ſon hiſtoire ait excité contre lui tant de jalouſie.

On peut dire avec verité, que ſoit qu'il parle de la diſcipline des Romains dans la guerre, ou qu'il repreſente des combats, des tempêtes, des naufrages, une famine, ou un triomphe, tout y eſt tellement animé qu'il s'y rend maître de l'attention de ceux qui le liſent: & je ne crains point d'ajoûter que nul autre ſans en excepter Tacite, n'a plus excellé dans les harangues, tant elles ſont nobles, fortes, perſuaſives, toûjours renfermées dans leur ſujet, & proportionnées aux perſonnes qui parlent, & à celles à qui l'on parle.

Peut-on trop loüer auſſi le jugement & la bonne foi de ce veritable Hiſtorien dans le milieu qu'il tient entre les loüanges que meritent les Romains d'avoir terminé une ſi grande guerre, & celles qui ſont deuës aux Juifs de l'avoir ſoûtenuë, quoique vaincus, avec un courage invincible, ſans que ſa reconnoiſſance des obligations qu'il avoit à Veſpaſien & à Tite, ni ſon amour pour ſa patrie l'ayent fait pencher contre la juſtice plus du côté des uns que des autres?

Mais ce que je trouve en lui de plus eſtimable eſt qu'il ne manque point en toutes rencontres de loüer la vertu, de blâmer le vice, & de faire des reflexions excellentes ſur l'adorable con-

conduite de Dieu & ſur la crainte que l'on doit avoir de ſes redoutables jugemens.

On peut aſſûrer hardiment qu'il ne s'en eſt jamais veu un plus grand exemple que celui de la ruine de cette ingrate nation, de cette ſuperbe ville, & de cet auguſte Temple, puiſqu'encore que les Romains fuſſent les maîtres du monde, & que ce ſiege ait été l'ouvrage d'un des plus grands Princes qu'ils ſe ſoient glorifiez d'avoir eus pour Empereurs, la puiſſance de ce peuple victorieux de tous les autres, & l'heroïque valeur de Tite en auroient en vain formé le deſſein, ſi Dieu ne les eût choiſis pour être les executeurs de ſa juſtice. Le ſang de ſon Fils répandu par le plus horrible de tous les crimes a été la ſeule veritable cauſe de la ruine de cette malheureuſe ville. C'eſt la main de Dieu appeſantie ſur ce miſerable peuple qui fit que quelque terrible que fût la guerre qui l'attaquoit au dehors, elle étoit encore au dedans beaucoup plus affreuſe par la cruauté de ces Juifs denaturez, qui plus ſemblables à des démons qu'à des hommes firent perir par le fer, & par l'horrible famine dont ils étoient les auteurs, onze cens mille perſonnes, & reduiſirent le reſte à ne pouvoir eſperer de ſalut que de leurs ennemis, en ſe jettant entre les bras des Romains.

Des effets ſi prodigieux de la vengeance de la mort d'un Dieu pourroient paſſer pour incroyables à ceux qui n'ont pas le bonheur d'être éclairez de la lumiere de l'Evangile, s'ils n'étoient

rap-

rapportez par un homme de cette même nation auſſi conſiderable que l'étoit Joſeph par ſa naiſſance, par ſa qualité de Sacrificateur, & par ſa vertu: & il eſt viſible ce me ſemble que Dieu voulant ſe ſervir de ſon témoignage pour autoriſer des veritez ſi importantes, il le conſerva par un miracle, lorſqu'après la priſe de Jotapat, de quarante qui s'étoient retirez avec lui dans une caverne, le ſort ayant été jetté tant de fois pour ſçavoir qui ſeroient ceux qui ſeroient tuez les premiers, lui & un autre ſeulement demeurerent en vie.

C'eſt qui montre que l'on doit donner tout un autre rang à cet hiſtorien qu'à tous les autres, puiſqu'au lieu qu'ils ne rapportent que des évenemens humains, quoique dépendans des ordres de la ſouveraine providence, il paroît que Dieu a jetté les yeux ſur lui pour le faire ſervir au plus grand de ſes deſſeins.

Car il ne faut pas ſeulement conſiderer la ruine des Juifs comme le plus effroyable effet qui fut jamais de la juſtice de Dieu, & la plus terrible image de la vengeance qu'il exercera au dernier jour contre les reprouvez. Il faut auſſi la regarder comme une de plus éclatantes preuves qu'il lui a plû de donner aux hommes de la divinité de ſon Fils, puis que ce prodigieux évenement avoit été prédit par JESUS-CHRIST *en termes précis & intelligibles. Il avoit dit à ſes diſciples en leur montrant le Temple de Jeruſalem :* Que tous ces grands bâtimens ſeroient

Matt. 24. v. 2.

roient tellement détruits qu'il n'y demeureroit pas pierre ſur pierre. *Il leur avoit dit :* Que lors qu'ils verroient les armées environner Jeruſalem, ils devoient ſçavoir que ſa déſolation ſeroit proche. Marc. 13. v. 2. Luc. 19. v. 44. Luc. 21. v. 20.

Il avoit marqué en particulier les épouvantables circonſtances de cette déſolation : Malheur, *leur avoit-il dit*, à celles qui ſeront groſſes ou nourrices en ces jours-là ; car ce païs ſera accablé de maux, & la colere du ciel tombera ſur ce peuple. Ils paſſeront par le fil de l'épée : ils ſeront emmenez captifs dans toutes les nations ; & Jeruſalem ſera foulée aux pieds par les Gentils. Luc. 21. v. 23. v. 24.

Et enfin il avoit déclaré que l'effet de ces propheties étoit preſt d'arriver : Que le tems s'approchoit que leurs maiſons demeureroient deſertes, *& même que ceux qui étoient de ſon tems le pourroient voir.* Je vous dis en verité, *dit-il*, que tout cela viendra fondre ſur cette race qui eſt aujourd'huy. Matt. 23. v. 38. Marc. 13. v. 30.

Toutes ces choſes avoient eſté prédites par JESUS-CHRIST *& écrites par les Evangeliſtes avant la revolte des Juifs, & lors qu'il n'y avoit encore aucune apparence à un ſi étrange renverſement.*

Ainſi comme la prophetie eſt le plus grand des miracles & la maniere la plus puiſſante dont Dieu autoriſe ſa doctrine, cette prophetie de JESUS-CHRIST *à laquelle nulle autre n'eſt comparable, peut paſſer pour le couronnement & le*

le comble des preuves qui ont fait connoiſtre aux hommes ſa miſſion & ſa naiſſance divine. Car comme nulle autre prophetie ne fut jamais plus claire, nulle autre ne fut jamais plus ponctuellement accomplie. Jeruſalem fut ruinée de fond en comble par la premiere armée qui l'aſſiegea : il ne reſta pas la moindre marque de ce ſuperbe Temple l'admiration de l'univers & l'objet de la vanité des Juifs ; & les maux qui les ont accablez ont répondu preciſément à cette terrible prediction de JESUS-CHRIST.

Mais afin qu'un ſi grand évenement pût ſervir auſſi-bien à l'inſtruction de ceux qui devoient naître dans la ſuite des tems, qu'à ceux qui en furent ſpectateurs ; il étoit de plus neceſſaire comme je l'ai dit, que l'hiſtoire en fuſt écrite par un témoin irreprochable. Il faloit pour cela que ce fuſt un Juif, & non un Chreſtien ; afin qu'on ne le pût ſoupçonner d'avoir ajuſté les evenemens aux propheties. Il faloit que ce fuſt une perſonne de qualité, afin qu'il fût informé de tout. Il faloit qu'il euſt veu de ſes propres yeux tant de choſes prodigieuſes qu'il devoit rapporter, afin que l'on pût y ajoûter foy. Et enfin il faloit que ce fuſt un homme capable de répondre par la grandeur de ſon eloquence & de ſon eſprit à la grandeur d'un tel ſujet.

Or tant de qualitez neceſſaires pour rendre cette hiſtoire accomplie en toutes manieres ſe rencontrent ſi parfaitement dans Joſeph, qu'il eſt évident que Dieu l'a choiſi pour perſuader toutes

les

les perſonnes raiſonnables de la verité de ce merveilleux evenement.

Il eſt certain qu'il ne paroiſt pas qu'ayant contribué de la ſorte à l'établiſſement de l'Evangile il en ait profité pour lui-même, ni qu'il ait pris part aux graces qui ſe ſont répanduës de ſon tems avec tant d'abondance ſur toute la terre. Mais s'il y a ſujet en cela de plaindre ſon malheur, il y a ſujet auſſi de benir la providence de Dieu, qui a fait ſervir ſon aveuglement à nôtre avantage, puis que les choſes qu'il écrit de ſa nation ſont à l'égard des incredules incompablement plus fortes pour l'établiſſement de la religion chreſtienne, que s'il avoit embraſſé le chriſtianiſme. Ainſi l'on peut dire de lui en particulier ce que l'Apoſtre dit de tous les Juifs : Que ſon infidelité a enrichi le monde des treſors de la foy, & que ſon peu de lumiere a ſervi à éclairer tous les peuples : Delictum eorum divitiæ ſunt mundi : & diminutio eorum divitiæ gentium. Rom. II. 12.

Le Second ouvrage de Joſeph rapporté dans ce ſecond volume, outre ſa Vie écrite par lui-même, eſt une Réponſe diviſée en deux livres à ce qu'Appion & quelques autres avoient écrit contre ſon hiſtoire des Juifs, contre l'antiquité de leur race, contre la pureté de leurs loix, & contre la conduite de Moyſe. Rien ne peut être plus fort que cette réponſe. Joſeph y prouve invinciblement l'antiquité de ſa nation par les hiſ-

toriens

toriens Egyptiens, Chaldéens, Pheniciens, & même par les Grecs. Il montre que tout ce qu'Appion & ces autres auteurs ont allegué au desavantage des Juifs sont des fables ridicules, aussi-bien que la pluralité de leurs Dieux ; & il releve d'une maniere admirable la grandeur des actions de Moyse, & la sainteté des loix que Dieu a données aux Juifs par son entremise.

Le Martyre des Machabées vient ensuite. C'est une piece qu'Erasme si celebre parmi les Sçavans nomme un chef-d'œuvre d'éloquence : & j'avouë que je ne comprens pas comment en ayant avec raison une opinion si avantageuse, il l'a paraphrasée, & non pas traduite. Jamais copie ne fut plus differente de son original. A peine y reconnoist-on quelques-uns de ses principaux traits ; & si je ne me trompe rien ne peut plus relever la reputation de Joseph que de voir qu'un homme si habile ayant voulu embellir son ouvrage, en a au contraire tant diminué la beauté, & fait connoistre combien on doit estimer Joseph de n'écrire pas comme font presque tous les Grecs d'une maniere trop étenduë, mais d'un stile pressé qui montre qu'il affecte de ne rien dire que de necessaire : Et je ne sçaurois assez m'étonner que l'on n'ait fait jusques ici sur le Grec aucune traduction de ce Martyre soit latine ou françoise, au moins qui soit venuë à ma connoissance. Car Genebrard au lieu de traduire Joseph n'a traduit qu'Erasme. Je me suis donc attaché

tachéfidellement à l'original Grec, ſans ſuivre en quoi que ce ſoit cette paraphraſe d'Eraſme, qui invente même des noms qui ne ſont ni dans Joſeph ni dans la Bible, pour les donner à la mere des Machabées & à ſes fils. Il ſemble que Joſeph n'ait rapporté ce celebre Martyre autroiſé par l'Ecriture ſainte, que pour prouver la verité d'un diſcours qu'il fait au commencement, dont le deſſein eſt de montrer que la raiſon eſt la maiſtreſſe des paſſions : & il lui attribuë un pouvoir ſur elles dont il y auroit ſujet de s'étonner, s'il étoit étrange qu'un Juif ignorât que ce pouvoir n'appartient qu'à la grace de JESUS-CHRIST. *Il ſe contente de dire qu'il n'entend parler que d'une raiſon accompagnée de juſtice & de pieté.*

Ainſi il n'y a aucun des ouvrages de Joſeph qui ne ſoit compris dans ces deux volumes que je m'étois engagé de traduire. Et parce que PHILON, *quoi que Juif comme lui, a auſſi écrit en Grec ſur une partie des mêmes ſujets, mais qu'il traite en philoſophe plûtôt qu'en hiſtorien : & qu'entre ſes écrits qui ſont tous ſi eſtimez, nul ne l'eſt davantage que celui de ſon Ambaſſade vers l'Empereur Caius Caligula, dont Joſeph parle avec eloge dans le X. chapitre du* XVIII. *livre de ſon hiſtoire des Juifs, j'ai crû que cette piece y ayant tant de rapport, on ſeroit bien aiſe de voir par la traduction que j'en ai faite la differente maniere d'écrire de ces deux grands per-*

perſonnages. Celle de Joſeph eſt ſans doute beaucoup plus breve, & ne tient rien du ſtile Aſiatique qui m'a ſouvent obligé de dire en peu de paroles ce que Philon dit en beaucoup de lignes. On pourroit faire l'hiſtoire de cet Empereur en joignant ce que ces deux celebres Auteurs en ont écrit, puis que Philon rapporte auſſi particulierement & auſſi eloquemment les actions de ſa vie, que Joſeph a noblement & excellemment écrit ce qui ſe paſſa dans ſa mort. L'une & l'autre ont été ſi extraordinaires qu'il eſt avantageux qu'il en reſte de telles images à la poſterité, pour animer de plus en plus les bons princes à meriter par leur vertu que l'on ait autant d'amour pour leur memoire, que l'on a d'horreur pour ceux qui ſe ſont montrez ſi indignes du rang qu'ils tenoient dans le monde.

Parce qu'un diſcours continu oblige à une trop grande attention à cauſe que l'on ne ſçait où ſe repoſer, j'ai diviſé par chapitres ce Traité de Philon, les deux livres de Joſeph contre Appion, & le Martyre des Machabées où il n'y en avoit point. Et quant à l'hiſtoire de la guerre des Juifs contre les Romains je n'ay pas ſuivi dans les livres & les chapitres la diviſion de Rufin qui ſe trouve dans les impreſſions qui ſont tout enſemble grecques & latines, parce qu'elle m'a paru mauvaiſe: Mais je me ſuis tenu comme à fait Genebrard, à celle des impreſſions toutes grecques, qui eſt ſans doute beaucoup meilleure.

Ayant ſceu que pluſieurs perſonnes témoignoient

gnoient desirer que pour rendre cet ouvrage complet il y eût deux Tables geographiques, l'une de la Terre-sainte, & l'autre de l'Empire Romain, j'ai crû leur devoir donner cette satisfaction: & Mr. du Val Geographe du Roi y a travaillé avec tant de soin & de capacité, qu'elles pourront non seulement faire encore mieux entendre les choses rapportées dans ces deux volumes; mais servir à l'intelligence des autres histoires tant ecclesiastiques que prophanes, parce qu'il y a joint une Table Alphabetique si exacte & si curieuse, qu'elle y donne beaucoup de lumiere & en éclaircit de grandes difficultez. Il ne s'est pas même contenté d'y mettre les noms anciens, il y a mis aussi les modernes.

Il ne me reste rien à ajoûter, sinon que comme ces deux volumes comprennent toute l'ancienne Histoire Sainte, je souhaite qu'on ne les lise pas seulement par divertissement & par curiosité: mais que l'on tasche d'en profiter par les considerations utiles dont elles fourniſſent tant de matiere. C'est le dessein qui m'a fait entreprendre cette Traduction: & autrement elle m'auroit à quatre-vingt ans fait employer en vain beaucoup de tems & prendre beaucoup de peine dans un âge auquel on ne doit plus penser qu'à se preparer à la mort.

APPROBATION

Des Docteurs.

CEs ouvrages de Joſeph rendent un témoignage avantageux à la verité de nôtre foi. Les citations des plus anciennes hiſtoires des payens dont il nous a conſervé une partie, nous apprennent qu'ils ont reconnu pluſieurs évenemens conſiderables de l'ancien Teſtament : & le recit qu'il fait lui-même avec tant d'exactitude de la ruine de Jeruſalem, nous fait voir l'accompliſſement d'une des plus illuſtres & des plus importantes propheties du nouveau. Quoi qu'il ne ſe ſoit pas ſoûmis à ſes lumieres, & que ſes ſentimens ne ſe trouvent pas toûjours conformes à la ſainte Ecriture, il ne laiſſe pas avec ſes tenebres de lui donner quelque ſorte d'éclairciſſement: de la même maniere que les Juifs infideles ſervirent aux Mages pour leur marquer le lieu de la naiſſance du Fils de Dieu, quoiqu'ils y fuſſent conduits par une lumiere celeſte. Pour répondre au merite de ces ouvrages il faloit une traduction auſſi éloquente & auſſi forte qu'eſt celle-ci ; & il n'y avoit perſonne plus capable de l'exprimer en nôtre langue

gue avec tant de grace & de majeſté. C'eſt le jugement que nous en faiſons. A Paris ce 19. Juin 1668.

A. DE BREDA Curé de S. André.
MAZURE ancien Curé de S. Paul.
P. MARLIN Curé de S. Euſtache.
T. FORTIN Proviſeur du College de Harcourt.
N. GOBILLON Curé de S. Laurent.

CENSURA.

Imprimateur. Actum Bruxellis 16. Januarii 1675.

J. ROUCOURT,
Libr. Cenſor.

EXTRAIT DU PRIVILEGE

CHARLES par la grace de Dieu Roi de Caſtille, Arragon, Leon, &c. a octroyé à EUGENE HENRY FRICX, de pouvoir lui ſeul imprimer ce Livre, intitulé: *Hiſtoire des Juifs écrite par Flavius Joſeph, traduite par Monſ. Arnauld d'Andilly.* Défendant bien expreſſement à tous autres Imprimeurs & Libraires, de contrefaire ou imprimer ledit Livre, ou ailleurs imprimé porter ou vendre en ce Pays, dans le terme de huit ans, ſur peine de perdre leſdits Livres, & d'encourir l'amende de trente florins pour chaque exemplaire, comme il ſe voit plus amplement és Lettres parentes, données à Bruxelles le 27. Octobre 1694.

Signé

LOYENS.

LA

LA VIE DE JOSEPH
ECRITE
PAR LUY-MEME.

COMME je tire mon origine par une longue ſuite d'ayeulx de la race ſacerdotale je pourrois me vanter de la nobleſſe de ma naiſſance, puis que chaque nation établiſſant la grandeur d'une maiſon ſur certaines marques d'honneur qui l'accompagnent, c'en eſt parmi nous une des plus ſignalées que d'avoir l'adminiſtration des choſes ſaintes. Mais je ne ſuis pas ſeulement deſcendu de la race des Sacrificateurs, je le ſuis auſſi de la premiere des vingt-quatre lignées qui la compoſent, & dont la dignité eſt eminente pardeſſus les autres. A quoi je puis ajoûter que du côté de ma mere je compte des Rois entre mes ancêtres. Car la branche des Aſmonéens dont elle eſt deſcenduë, a poſſedé tout enſemble durant un long-tems parmi les Hebreux le royaume & la ſouveraine ſacrificature. Voici quelle a été la ſuite des derniers de mes prédeceſſeurs. Simon ſurnommé Pſellus grand pere de mon biſayeul vivoit du tems qu'Hircan premier de ce nom fils de Simon Grand

Sacrificateur exerçoit la ſouveraine ſacrificature. Ce Pſellus eut neuf fils, dont l'un nommé Matthias & ſurnommé Aphias épouſa en la premiere année du regne d'Hircan la fille de Jonathas Grand Sacrificateur, & en eut Matthias ſurnommé Curus, qui en la neufiéme année du regne d'Alexandre eut un fils nommé Joſeph, qui en la dixiéme année du regne d'Archelaus eut un fils nommé Matthias, de qui j'ai tiré ma naiſſance en la premiere année du regne de l'Empereur Caïus Ceſar. Quant à moi j'ai trois fils, dont le premier nommé Hircan eſt né en la cinquiéme année du regne de Veſpaſien. Le ſecond nommé Juſte en la ſeptiéme année, & le troiſiéme nommé Agrippa en la neufiéme année du regne de ce même Empereur. Voilà quelle eſt ma race ainſi qu'elle ſe trouve écrite dans les regiſtres publics, & que j'ai crû devoir rapporter ici afin de confondre les calomnies de mes ennemis.

Mon pere ne fut pas ſeulement connu dans toute la ville de Jeruſalem par la nobleſſe de ſon extraction : il le fut encore davantage par ſa vertu & par ſon amour pour la juſtice qui rendirent ſon nom celebre. Je fus élevé dès mon enfance dans l'étude des lettres avec un de mes freres tant de pere que de mere, qui portoit comme lui le nom de Matthias: & Dieu m'ayant donné beaucoup de memoire & aſſez de jugement, j'y fis un ſi grand progrès que n'ayant encore que quatorze ans les Sacrificateurs & les principaux de Jeruſalem daignoient bien me faire l'honneur de me demander mes ſentimens ſur ce qui regardoit l'intelligence de nos loix. Lors que j'eus treize ans je deſirai d'apprendre les diverſes opinions des Phariſiens, des Saducéens, & des Eſſeniens, qui ſont trois ſectes parmi nous afin que les connoiſſant toutes je pûſſe m'attacher à celle qui me paroîtroit la meil-

meilleure. Ainſi je m'inſtruiſis de toutes, & en fis l'épreuve avec beaucoup de travail & d'auſteritez. Mais cette experience ne me ſatisfit pas encore: & ſur ce que j'appris qu'un nommé Bane vivoit ſi auſterement dans le deſert qu'il n'avoit pour vêtement que les écorces des arbres, pour nourriture que ce que la terre produit d'elle-même, & que pour ſe conſerver chaſte il ſe baignoit pluſieurs fois le jour & la nuit dans de l'eau froide, je reſolus de l'imiter. Après avoir paſſé trois années avec lui je retournai à l'âge de dix-neuf ans à Jeruſalem. Je commençai alors à m'engager dans les exercices de la vie civile, & embraſſai la ſecte des Phariſiens, qui approche plus qu'aucune autre de celle des Stoïques entre les Grecs.

A l'âge de vingt-ſix ans je fis un voyage à Rome dont voici la cauſe. Felix Gouverneur de Judée ayant envoyé pour un fort leger ſujet des Sacrificateurs très-gens de bien & mes amis particuliers ſe juſtifier devant l'Empereur, je deſirai avec d'autant plus d'ardeur de les aſſiſter que j'appris que leur mauvaiſe fortune n'avoit rien diminué de leur pieté, & qu'ils ſe contentoient de vivre avec des noix & des figues. Ainſi je m'embarquai, & courus la plus grande fortune que l'on puiſſe jamais courir. Car le vaiſſeau dans lequel nous eſtions ſix cens perſonnes, fit naufrage ſur la mer adriatique. Mais après avoir nagé toute la nuit, Dieu permit qu'au point du jour nous rencontrâmes un navire de Cyrene qui reçut quatre-vingt de ceux d'entre nous qui avoient pû nager ſi longtems, le reſte étant peri dans la mer. Ainſi nous arrivâmes à Diſearche que les Italiens nomment Puteoles, où je fis connoiſſance avec un Comedien Juif nommé Alitur que l'Empereur Neron aimoit fort. Cet homme me donna accès auprès de l'Imperatrice Poppea, & j'obtins ſans peine Puzzole.

l'absolution & la liberté de ces Sacrificateurs par le moyen de cette Princesse qui me fit aussi de grands presens avec lesquels je m'en retournai en mon païs. Je trouvai que des esprits portez à la nouveauté commençoient à y jetter les fondemens d'une revolte contre les Romains. Je tâchai à ramener ces seditieux, & leur representai entr'autres choses combien de si puissans ennemis leur devoient être redoutables, tant à cause de leur science dans la guerre, que de leur grande prosperité; & qu'ils ne devoient pas exposer temerairement à un si extrême peril leurs femmes, leurs enfans, & leur patrie: Comme je prévoyois que cette guerre ne pouvoit être que malheureuse, il n'y eut point de raisons dont je ne me servisse pour les détourner de l'entreprendre. Mais tous mes efforts furent inutiles, & il me fut impossible de les guerir de cette manie. Ainsi craignant que ces factieux qui avoient déja occupé la forteresse Antonia, ne me soupçonnassent de favoriser le parti des Romains & qu'ils ne me fissent mourir, je me retirai dans le sanctuaire, d'où après la mort de Manahem, & des principaux auteurs de la revolte je sortis pour me joindre aux Sacrificateurs & aux principaux des Pharisiens. Je les trouvai fort effrayez de voir que le peuple avoit pris les armes, & fort irresolus sur le conseil qu'ils devoient prendre, tant ils voyoient de peril à s'opposer à la fureur de ces seditieux. Nous feignîmes de concert d'entrer dans leur sentiment, & leur conseillâmes de laisser éloigner les troupes Romaines, dans l'esperance que nous avions que Gessius viendroit cependant avec de grandes forces & appaiseroit ce tumulte. Il vint en effet: mais après avoir perdu plusieurs des siens dans un combat il fut contraint de se retirer. Cet avantage que ces factieux remporterent sur lui coûta cher à nôtre nation,

parce

parce que leur ayant élevé le cœur ils se flâterent de pouvoir toûjours demeurer victorieux.

En ce même tems les habitans des villes de Syrie voisines de la Judée tuerent les Juifs qui demeuroient parmi eux quoi qu'ils n'euſſent pas ſeulement eu la penſée de ſe revolter contre les Romains; & par une cruauté plus que barbare n'épargnerent pas même leurs femmes & leurs enfans. Ceux de Scithopolis ſurpaſſerent encore les autres en impieté. Car les Juifs leur venant faire la guerre ils contraignirent ceux de la même nation qui demeuroient parmi eux de prendre les armes contre leurs freres, ce que nos loix défendent expreſſément; & après avoir vaincu avec leur aſſiſtance, ils oublierent par une déteſtable perfidie l'obligation qu'ils leur avoient & la foi qu'ils leur avoient donnée, & les tuerent tous ſans pardonner à un ſeul. Les Juifs qui demeuroient à Damas ne furent pas traitez plus humainement. Mais comme j'ai déja rapporté ces choſes dans mon hiſtoire de la guerre des Juifs il me ſuffit d'en dire ce mot en paſſant, afin que le lecteur ſçache que ce n'a pas été volontairement, mais par contrainte, que nôtre nation s'eſt trouvé engagée dans la guerre contre les Romains.

Après la défaite de Geſſius les principaux de Jeruſalem qui étoient deſarmez & voyoient les ſeditieux armez, apprehenderent avec ſujet de tomber ſous leur puiſſance; & ſçachant que la Galilée ne s'étoit point encore toute ſoûlevée contre les Romains, mais qu'une partie étoit demeurée dans ſon devoir; ils m'y envoyerent avec deux autres Sacrificateurs Joaſar & Judas, pour perſuader aux mutins de quitter les armes, & de les remettre entre les mains des principaux de la nation avec aſſurance de les leur conſerver: mais qu'avant que de s'en ſervir il faudroit ſçavoir quelle ſeroit l'intention des Romains.

Eſtant

Estant parti avec ces instructions je trouvai en arrivant en Galilée que ceux de Sephoris étoient prêts d'en venir aux mains avec les Galiléens, qui menaçoient de ravager leur païs à cause de l'affection que ces premiers conservoient pour le peuple Romain, & de la fidelité qu'ils gardoient pour Senius Gallus Gouverneur de Syrie. Je delivrai les Sephoritains de cette crainte, & appaisai les Galiléens en leur permettant d'envoyer toutes les fois qu'ils voudroient à Dora de Phenicie vers les ôtages qu'ils avoient donnez à Gessius.

Quant aux habitans de Tyberiade je trouvai qu'ils avoient déja pris les armes. Et voici quelle en fut la cause. Il y avoit dans cette ville trois factions, dont la premiere étoit composée des personnes de condition, & Julius Capella en étoit le chef. Herode fils de Miar, Herode fils de Gamal, & Compsus fils de Compsus s'étoient joints à lui: car quant à Crispe frere de Compsus qu'Agrippa le Grand avoit dès long-tems établi Gouverneur de la ville, il demeuroit alors en des terres qu'il avoit au delà du Jourdain. Toûs ces autres dont je viens de parler étoient d'avis de demeurer fidelles au peuple Romain & à leur Roi; & Pistus étoit le seul de la noblesse qui pour plaire à Juste son fils n'étoit pas de ce sentiment. La seconde faction étoit composée du menu peuple, qui vouloit que l'on fist la guerre. Et Juste fils de Pistus étoit chef de la troisiéme faction. Il feignoit de douter s'il faloit prendre les armes; mais il cabaloit secretement pour exciter le trouble dans l'esperance de trouver sa grandeur & son élevation dans le changement. Pour parvenir à son dessein il representa au peuple, que leur ville avoit toûjours tenu un des premiers rangs entre celles de la Galilée, & qu'elle en avoit même été la capitale durant le regne d'Herode qui l'avoit

l'avoit fondée, & qui lui avoit assujetti celle de Sephoris : Qu'ils avoient conservé cette preéminence, même sous le regne du Roi Agrippa le pere, jusqu'à ce que Felix eût été établi gouverneur de la Judée, & ne l'avoient perduë que depuis que Neron les avoit donnez au jeune Agrippa. Mais que Sephoris après avoir reçu le joug des Romains avoit été élevée par dessus toutes les autres villes de la Galilée, & que ce changement leur avoit fait perdre le tresor des chartres & la recette des deniers du Roy. Juste ayant par de semblables discours irrité le Peuple contre le Roy & excité dans leur esprit le desir de se revolter, il ajoûta, que le temps étoit venu de se joindre aux autres villes de Galilée, & de prendre les armes pour recouvrer les avantages qu'on leur avoit si injustement ravis : En quoi ils seroient secondez de toute la province par la haine que l'on portoit aux Sephoritains à cause de leur liaison si étroite avec l'empire Romain. Ces raisons de Juste persuaderent le Peuple : car comme il étoit fort éloquent, la grace avec laquelle il parloit l'emporta sur des avis beaucoup plus sages & plus salutaires. Il avoit même assez de connoissance de la langue grecque pour avoir osé entreprendre d'écrire l'histoire de ce qui se passa alors, afin d'en déguiser la verité. Mais je feray voir plus particulierement dans la suite quelle a esté sa malice ; & comme il ne s'en est gueres falu que lui & son frere n'ayent causé l'entiere ruine de leur païs. Juste les ayant donc persuadez & contraint quelques-uns de ceux qui étoient d'un autre sentiment à prendre les armes, il se mit en campagne & brûla quelques villages des Ipiniens & des Gadaréens qui sont sur les frontieres de Tyberiade & de Scithopolis.

Pendant que les choses étoient en l'état que

je

je viens de dire, voici ce qui se passoit en Gischala. Jean fils de Levi qui voioit que quelques-uns de ses concitoyens étoient resolus de secoüer le joug des Romains, employa toute son adresse pour les retenir dans l'obeïssance. Mais il y travailla inutilement; & les Gadareniens, les Gabaraniens & les Tyriens qui sont proches de Gischala s'étant joints ensemble attaquerent la place, la prirent de force, & la ruinerent entierement. Jean irrité de cette action rassembla tout ce qu'il pût de troupes, marcha contre eux, les défit, rebâtit la ville, & la fit environner de murailles.

J'ai à dire maintenant de quelle sorte ceux de Gamala demeurerent fidelles aux Romains. Philippes fils de Jacim Lieutenant du Roi Agrippa s'étoit contre toute sorte d'esperance échapé du palais royal de Jerusalem lors qu'il étoit assiegé : mais il tomba dans un autre peril : car il couroit fortune d'être tué par Manahem & les seditieux qu'il commandoit, si quelques Babyloniens de ses parens qui étoient alors en Jerusalem, ne l'eussent sauvé. Il se déguisa quelques jours après & s'enfuit dans un village qui étoit à lui proche du château de Gamala, où il assembla un assez bon nombre de ses sujets. Dieu permit qu'il fut arrêté par une fievre, sans laquelle il étoit perdu. Car cet accident l'ayant empêché de continuer son voyage il écrivit par un de ses affranchis au Roi Agrippa & à la Reine Berenice; & pour leur faire tenir ses lettres il les adressa à Varus, à qui ce Prince & cette Princesse avoient laissé la garde de leur palais, lors qu'ils étoient allez au devant de Gessius. Varus fut fort fâché d'apprendre que Philippes étoit échappé, parce qu'il eut peur de diminuer de credit dans l'esprit du Roi & de la Reine, & qu'ils n'eussent plus besoin de lui lors que Philippes

lippes ſeroit auprès d'eux. Ainſi il fit croire au Peuple que cet affranchi étoit un traître qui leur apportoit de fauſſes lettres, parce qu'il étoit certain que Philippes étoit à Jeruſalem avec les Juifs qui s'étoient revoltez contre les Romains: & par cet artifice fit mourir cet homme. Lors que Philippes vit que ſon affranchi ne revenoit point, ne ſçachant à quoi attribuer ce retardement il en envoya un autre avec de nouvelles lettres: & Varus employa pour le perdre les mêmes calomnies dont il avoit uſé contre le premier. Les Syriens qui demeuroient en Ceſarée lui avoient enflé le cœur, & fait concevoir de très-grandes eſperances, en lui diſant que les Romains feroient mourir Agrippa à cauſe de la rebellion des Juifs, & qu'il pourroit regner en ſa place parce qu'il étoit de race royale, & deſcendu de Soheme Roi du Liban. Ce fut ce qui l'empêcha de faire rendre au Roi les lettres de Philippes, & ce qui l'obligea de fermer tous les paſſages afin d'ôter à ce Prince la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Il fit enſuite mourir pluſieurs Juifs pour ſatisfaire les Syriens de Ceſarée, & reſolut d'attaquer avec l'aide des Trachonites qui étoient en Bethanie, les Juifs que l'on nommoit Babyloniens, & qui demeuroient à Ecbatane. Pour venir à bout de ce deſſein il commanda à douze des principaux d'entre les Juifs de Ceſarée d'aller dire de ſa part à ceux d'Ecbatane qu'on l'avoit averti qu'ils étoient ſur le point de ſe ſoûlever contre le Roi: mais qu'il n'avoit pas voulu ajoûter foi à cet avis; & qu'ainſi il les envoyoit vers eux pour les porter à quitter les armes, afin de témoigner par cette obeiſſance qu'il avoit eu raiſon de ne point croire ce qu'on lui avoit dit à leur préjudice. A quoi il ajoûta, que pour faire encore mieux connoître leur innocence il ſeroit

neceſſaire qu'ils lui envoyaſſent ſoixante & dix des plus conſiderables d'entr'eux. Ces douze députez étant arrivez à Ecbatane trouverent que ceux de leur nation ne penſoient à rien moins qu'à ſe revolter, & leur perſuaderent d'envoyer à Varus les ſoixante & dix hommes qu'il demandoit. Lors que ces députez furent tous enſemble près de Ceſarée, Varus qui s'étoit avancé ſur leur chemin avec les troupes du Roi les fit charger, & de ce grand nombre il ne s'en ſauva qu'un ſeul. Varus marcha enſuite vers Ecbatane. Mais celui qui s'étoit échappé le prévint, & donna avis aux habitans de cette horrible perfidie. Ils prirent les armes, ſe retirerent avec leurs femmes & leurs enfans dans le château de Gamala, & abandonnerent leurs villages avec tous les biens & tous les beſtiaux qu'ils y avoient en abondance. Philippes ayant appris cette nouvelle ſe rendit auſſi-tôt à Gamala. Le Peuple ravi de ſa venuë le pria de vouloir être leur chef & de les conduire contre Varus & les Syriens de Ceſarée : car le bruit s'étoit répandu qu'ils avoient tué le Roi. Philippes pour reprimer leur impetuoſité leur repreſenta les bienfaits dont ils étoient redevables à ce Prince, leur fit connoître par de puiſſantes raiſons que les forces de l'empire Romain étoient ſi redoutables qu'ils ne pouvoient entreprendre de lui faire la guerre ſans s'expoſer à un peril évident, & enfin il leur perſuada de ſuivre le conſeil qu'il leur donnoit. Cependant le Roi Agrippa ayant appris que Varus vouloit faire tuer en un même jour tous les Juifs de Ceſarée qui étoient en fort grand nombre, ſans épargner même leurs femmes & leurs enfans, envoya Equus Modius pour lui ſucceder, comme on l'a pû voir ailleurs : Et Philippes retint dans l'obeïſſance des Romains Gamala & le païs d'alentour.

Lors

Lors que je fus arrivé en Galilée j'appris tout ce que je viens de dire, & j'écrivis au Conſeil de Jeruſalem pour ſçavoir ce qu'il vouloit que je fiſſe. Il me manda de demeurer pour prendre ſoin de la province, & de retenir avec moi mes Collegues s'ils le vouloient bien. Mais après qu'ils eurent ramaſſé beaucoup d'argent qui leur étoit dû pour les decimes, ils aimerent mieux s'en retourner, & m'accorderent de differer ſeulement un peu de tems pour donner ordre à toutes choſes. Nous partîmes donc tous enſemble de Sephoris pour aller à un bourg nommé Bethmaüs éloigné de quatre ſtades de Tyberiade. Delà j'envoyai vers le Senat de cette ville & vers les plus apparens d'entre le peuple pour les prier de m'y venir trouver. Ils y vinrent, & Juſte avec eux. Je leur dis que j'avois été député de la ville de Jeruſalem avec mes Collegues pour leur repreſenter, qu'il faloit démolir le palais ſi ſomptueux que le Tetrarque Herode avoit fait bâtir, & où il avoit fait peindre divers animaux contre les défenſes expreſſes de nos loix; qu'ainſi je les priois de nous permettre d'y travailler promtement. Capella & ceux de ſon parti ne pouvant ſe reſoudre à la ruine d'un ſi bel ouvrage conteſterent fort long-tems. Mais enfin nous les portâmes à y conſentir; & tandis que nous agitions cette affaire Jeſus fils de Saphias ſuivi de quelques batteliers, & de quelques autres Galiléens de ſa faction, mit le feu au palais, dans l'eſperance de s'y enrichir, parce qu'ils y voyoient des couvertures dorées; & ils y pillerent pluſieurs choſes contre nôtre gré. Apres cette conference que j'eus avec Capella nous nous retirâmes en la haute Galilée. Cependant ceux de la faction de Jeſus tuerent tous les Grecs qui demeuroient dans Tyberiade, & tous

ceux

ceux qui avoient été leurs ennemis avant la guerre. Cette nouvelle me fascha fort. J'allai aussitôt à Tyberiade ; où je fis tout ce qui me fut possible pour recouvrer une partie de ce qui avoit été pillé au Roi, comme des chandeliers à la corinthienne, de riches tables, & quantité d'argent non monnoyé, dans le dessein de le conserver pour ce Prince, & mis toutes ces choses entre les mains des principaux du Senat & de Capella fils d'Antillus, avec ordre de ne le rendre qu'à moi-même. J'allai delà avec mes Collegues à Gischala pour sonder ce que Jean avoit dans l'esprit, & je n'eus pas peine à connoître qu'il aspiroit à la tyrannie. Car il me pria de trouver bon qu'il se servît du blé qui appartenoit à l'Empereur & qui étoit en reserve dans les villages de la haute Galilée, afin d'en employer le prix à faire bâtir des murailles. Mais comme je m'apperceus de son dessein je le refusai, & resolus de garder ce blé ou pour les Romains, ou pour les besoins de la province, en vertu du pouvoir que la ville de Jerusalem m'avoit donné. Lors qu'il vit qu'il ne pouvoit rien obtenir de moi il s'adressa à mes Collegues ; & parce qu'ils aimoient fort les presens & qu'ils ne prévoyoient pas les suites, ils lui accorderent sa demande, quelque opposition que j'y pûsse faire me trouvant seul contre deux. Il usa encore d'un autre artifice. Il dit que les Juifs qui étoient à Cesarée de Philippes se plaignoient de manquer d'huile vierge à cause des défenses que le Roi leur avoit faites de sortir de la ville pour en acheter, & qu'ils s'étoient adressez à lui pour en avoir, parce qu'ils ne pouvoient se resoudre à se servir de l'huile des Grecs contre la coûtume de nostre nation. Ce n'étoit pas neanmoins le zele de la religion, mais le desir d'un gain sordide qui le faisoit parler

ler de la ſorte ; parce qu'il ſçavoit qu'au lieu que deux ſeptiers de cette huile ſe vendoient une dragme à Ceſarée, les quatre-vingt ſeptiers ne valoient que quatre dragmes à Giſchala. Ainſi il fit porter à Ceſarée toute l'huile qui étoit dans cette ville, & fit croire fauſſement que c'étoit avec ma permiſſion : mais je n'oſai m'y oppoſer de crainte que le peuple ne me lapidât : & par cette fourberie il amaſſa beaucoup d'argent.

Je renvoyai enſuite mes Collegues à Jeruſalem, & m'appliquai tout entier à faire proviſion d'armes, & à fortifier les places. Cependant je fis venir les plus déterminez de ces libertins qui ne vivoient que de brigandages ; & n'ayant pû les faire reſoudre à quitter les armes je perſuadai au peuple de leur payer une contribution ; ce qu'il fit comme plus avantageux que de ſouffrir les ravages qu'ils faiſoient à la campagne : Ainſi je les renvoyai après les avoir obligez par ſerment de ne point venir dans le païs ſi on ne les mandoit, ou ſi on ne manquoit à les payer ; & leur défendis de courir ni ſur les terres des Romains ni ſur celles de leurs voiſins. Or comme je n'avois rien plus à cœur que de maintenir en paix la Galilée, je fis amitié avec ſoixante & dix des principaux du païs, afin qu'ils me fuſſent comme autant d'oſtages : & ce deſſein me réüſſit. Car je gagnai leur affection en prenant leurs avis & leur conſeil en pluſieurs choſes ; & ſur tout en ne faiſant rien contre la juſtice, & en ne me laiſſant point corrompre par des preſens.

J'étois alors âgé de trente ans. Et bien qu'il ſoit difficile avec quelque moderation & quelque prudence qu'on ſe conduiſe, d'éviter les calomnies de ſes envieux, lors principalement que l'on eſt élevé en autorité, perſonne neanmoins n'a oſé dire que j'aye jamais receu aucuns dons,

ou ſouffert qu'on ait fait violence à aucune femme. Auſſi n'avois-je pas beſoin de ces preſens; & j'éſtois ſi éloigné d'en prendre, que je negligeois même de recevoir les decimes qui m'étoient deuës en qualité de Sacrificateur. Je pris ſeulement après les avantages que je remportai ſur les Syriens, quelque partie de leurs dépoüilles que j'envoyai à mes parens à Jeruſalem. Car je vainquis deux fois les Sephoritains, quatre fois ceux de Tyberiade, une fois les Gadariens, & pris Jean priſonnier qui m'avoit ſi ſouvent dreſſé des embuſches. Au milieu de tant d'heureux ſuccès je ne voulus jamais me venger ni de lui ni de tous les autres: & comme Dieu a les yeux ouverts ſur les bonnes actions des hommes, j'atribuë à cette raiſon la grace qu'il m'a faite de me délivrer de tant de perils dont je parlerai dans la ſuite de cette hiſtoire.

Tout le peuple de la Galilée avoit une telle affection & une telle fidelité pour moi, que voyant leurs villes priſes de force & leurs femmes & leurs enfans emmenez eſclaves, ils étoient moins touchez de tant de malheurs que du ſoin de ma conſervation. Cette eſtime & cette paſſion ſi generale m'attirerent encore davantage l'envie de Jean. Il m'écrivit pour me prier de lui permettre d'aller à Tyberiade prendre des eaux chaudes dont il avoit beſoin pour ſa ſanté: & comme je ne croyois pas qu'il euſt aucun mauvais deſſein, non ſeulement je le lui permis, mais je mandai aux magiſtrats que j'avois établis de lui faire préparer un logis & à ceux de ſa ſuite, & de leur faire fournir en abondance tout ce qui leur ſeroit neceſſaire. J'étois alors à Cana qui eſt un village de Galilée; & Jean ne fut pas plûtôt arrivé à Tyberiade qu'il s'efforça de perſuader aux habitans de me manquer de fidelité

lité, & de se séparer de moi pour embrasser son parti. Plusieurs d'entre eux qui étoient portez à desirer le changement & le trouble écouterent avec joye cette proposition, & principalement Juste & Pistus son pere : mais je rendis inutile leur mauvais dessein. Car Sila que j'avois donné pour Gouverneur à ceux de Tyberiade envoya en grande diligence m'avertir de ce qui se passoit, & me pressa de me hâter si je ne voulois par mon retardement laisser tomber cette ville sous la puissance d'un autre. Je pris aussitôt deux cens hommes, marchai toute la nuit, & envoyai avertir ceux de Tyberiade de ma venuë. J'arrivai au point du jour proche de la ville : les habitans vinrent au devant de moi, & Jean avec eux. Il me salüa avec un visage étonné ; & craignant que je ne le fisse mourir si je découvrois sa perfidie il se retira à son logis. Quand je fus dans la place où se font les exercices je ne retins auprès de moi qu'un des miens & dix hommes armez. Là je montai sur un lieu élevé & representai au Peuple combien il leur importoit de demeurer fidelles ; puis qu'autrement je ne pourrois plus me fier en eux, & qu'ils se repentiroient un jour d'avoir manqué à leur devoir. Comme je leur parlois de la sorte un de mes amis me dit de descendre, puis que ce n'étoit pas alors le tems de penser à gagner l'affection des habitans, mais à me sauver de leurs mains, parce que Jean ayant sceû que j'estois presque seul avoit choisi entre les mille hommes qu'il commandoit ceux dont il s'assuroit le plus, & les envoyoit pour me tuer. En effet ces meurtriers étoient tout proches & eussent executé leur mauvais dessein si je ne fusse promtement descendu avec l'aide d'un de mes gardes nommé Jacob, & d'un habitant de Tyberiade nommé

Herode, qui me tendit la main & m'accompagna jusques au lac. J'y trouvai heureusement un batteau qui me conduisit à Tarichée, & trompai ainsi l'esperance de mes ennemis. Les habitans de cette ville eurent horreur de la trahison de ceux de Tyberiade : ils prirent aussi-tôt les armes, me presserent de les mener contre eux pour tirer vengeance d'une telle perfidie, envoyerent dans toute la Galilée donner avis de ce qui s'étoit passé, & convierent tout le monde à se venir joindre à eux, & marcher sous ma conduite. Ces peuples se rendirent en grand nombre auprès de moi, & tous ensemble me conjurerent d'aller attaquer Tyberiade, de la ruiner de fond en comble, & de faire vendre à l'encan tous les hommes, les femmes, & les enfans : ceux de mes amis qui étoient échappez du même peril me conseilloient la même chose. Mais l'apprehension d'allumer une guerre civile m'empescha de m'y resoudre. Je crûs qu'il valoit mieux accommoder cette affaire, & leur representai le mal qu'ils se feroient à eux-mêmes, si lors que les Romains viendroient ils les trouvoient divisez jusques à s'entretuer les uns les autres. J'appaisai ainsi leur colere : & Jean voyant que sa trahison lui avoit si mal réüssi sortit tout effrayé de Tyberiade avec ce qu'il avoit de gens pour se retirer à Gischala. Il m'écrivit qu'il n'avoit eu nulle part à ce qui étoit arrivé, & employoit des sermens & des execrations étranges pour m'obliger d'ajoûter foi à ses paroles. Cependant un grand nombre de Galiléens vinrent en armes me trouver : & comme ils sçavoient que Jean étoit un méchant & un parjure ils me pressoient avec grande instance de les mener contre lui afin de le perdre & d'exterminer Gischala. Je les remerciai fort des témoi-

témoignages de leur bonne volonté & les assurai d'en conserver une très-grande reconnoissance : mais je les priai d'approuver le dessein que j'avois de pacifier ce trouble sans effusion de sang. Je le leur persuadai, & nous allâmes en suite à Sephoris. Les habitans qui craignoient ma venuë à cause qu'ils étoient resolus de demeurer dans la fidelité & l'obeïssance qu'ils avoient promise aux Romains, tascherent de me détourner ailleurs, & envoyerent pour cela vers Jesus, qui avec les huit cens voleurs qu'il commandoit étoit alors sur les frontieres de Ptolemaïde, pour l'engager par une grande somme d'argent à venir me faire la guerre. Une telle recompense le fit resoudre à m'attaquer : mais avant que d'en venir à la force ouverte il tascha de me surprendre. Il envoya me prier de trouver bon qu'il me vinst saluër. Je le lui permis, parce que je ne me défiois point de lui ; & il se mit aussi-tôt en chemin avec tous ses gens. Sa méchanceté neanmoins n'eut pas le succès qu'il esperoit. Car comme il étoit déja assez proche de nous un de sa troupe vint m'avertir de son dessein. Alors sans en rien témoigner j'allai dans la place publique accompagné de grand nombre de Galiléens armez, parmi lesquels il y en avoit quelques-uns de Tyberiade ; commandai de garder toutes les avenuës, & donnai charge à ceux qui étoient aux portes de ne laisser entrer Jesus qu'avec un petit nombre des siens, de repousser les autres, & même de les charger s'ils vouloient faire quelque effort. Jesus étant ainsi entré avec peu de gens je lui commandai de quitter les armes s'il ne vouloit perdre la vie : & comme il se vit environné de gens armez il fut contraint d'obeir. Ceux des siens qui étoient demeurez dehors ne sceurent pas plûtôt qu'il étoit arresté

qu'ils prirent la fuite. Je le tirai à part & lui dis que je n'ignorois pas ni quel étoit son dessein, ni qui étoient ses complices : mais que je lui pardonnerois s'il me promettoit de m'estre fidelle à l'avenir. Il me le promit : je le laissai aller & lui permis de rassembler ses troupes. Quant aux Sephoritains je leur déclarai que s'ils ne demeuroient dans leur devoir je sçaurois bien les châtier.

En ce même tems deux Seigneurs Trachonites sujets du Roi vinrent me trouver avec leurs armes, leurs chevaux, & leur argent. Les Juifs ne vouloient point leur permettre de demeurer avec eux s'ils ne se faisoient circoncire : mais je leur representai qu'on devoit laisser chacun dans la liberté de servir Dieu selon le mouvement de sa conscience, sans user de contrainte ni donner sujet à ceux qui venoient chercher leur seureté parmi nous de s'en repentir. Ainsi je fis changer de sentiment à ce peuple & le portai à donner à ces étrangers les choses dont ils avoient besoin.

Le Roi Agrippa envoya Equus Modius dans ce même tems avec grand nombre de troupes pour prendre le chasteau de Magdala : mais il n'osa l'assieger, & se contenta d'incommoder Gamala en mettant des gens de guerre sur ses avenuës. Cependant Ebutius autrefois Gouverneur du grand Champ apprit que j'étois à Simoniade sur la frontiere de Galilée à soixante stades de lui. Il marcha toute la nuit pour venir m'attaquer avec cent chevaux, deux cens hommes de pied, & le secours que lui donnerent ceux de Gaba. J'envoyai contre lui une partie de mes gens : & comme il se confioit à sa cavalerie il fit tout ce qu'il put pour les attirer à la campagne. Mais parce que je n'avois que de l'infanterie je ne voulus pas lui donner cet avan-

avantage. Ainſi après avoir vaillamment ſoûtenu l'effort des miens, lorſqu'il vit que l'aſſiete du lieu ne lui étoit pas favorable il s'en retourna à Gaba avec perte de trois des ſiens ſeulement. Je le pourſuivis avec deux mille hommes juſques à un village de la frontiere de Ptolemaïde nommé Bezara diſtant de vingt ſtades de Gaba. Je fis poſer des gardes ſur les avenuës pour empêcher les courſes des ennemis, & fis charger ſur quantité de chameaux que j'avois fait venir pour ce ſujet le blé que la Reine Berenice avoit fait aſſembler en ce lieu des villages d'alentour, & le fis conduire en Galilée. J'envoyai enſuite défier Ebucius d'en venir à un combat : ce qu'il n'oſa accepter, tant nôtre hardieſſe l'avoit étonné. Je marchai de là ſans perdre tems contre Neapolitain, qui avec la cavalerie qu'il tenoit en garniſon à Scytopolis pilloit les environs de Tyberiade. Je l'empêchai de continuer ſes courſes, & m'appliquai tout entier aux affaires de la Galilée.

Jean fils de Levi qui étoit, comme nous l'avons dit à Giſchala, voyant que toutes choſes me ſuccedoient heureuſement ; que j'étois aimé des peuples & craint des ennemis, conſidera ma bonne fortune comme un obſtacle à la ſienne, & brûlant de jalouſie ſe flata de l'eſperance de me pouvoir traverſer en excitant contre moi la haine des peuples. Il ſollicita pour cela ceux de Tyberiade & de Sephoris : & afin d'attirer dans ſon parti les trois principales villes de la Galilée, il tâcha de gagner auſſi ceux de Gabara en leur faiſant croire qu'ils ſeroient beaucoup plus heureux ſous ſon gouvernement que ſous le mien. Mais Sephoris ne vouloit ni de lui ni de moi, parce que ſon inclination étoit toute entiere pour les Romains : & Tyberiade

qui trouvoit du peril à se revolter se contenta de lui promettre de vivre en amitié avec lui. Ainsi ceux de Gabara furent les seuls qui embrasserent son parti à la persuasion de Simon qui étoit son ami & l'un des principaux de la ville. Ils n'oserent néanmoins se déclarer ouvertement, parce qu'ils craignoient les Galiléens dont ils avoient plusieurs fois éprouvé l'affection pour moi, mais ils attendoient l'occasion de me surprendre par une trahison ; & il ne s'en falut gueres qu'elle ne leur réüssist par la rencontre que je vai dire. Quelques jeunes gens de Dabar fort entreprenans & fort hardis ayant appris que la femme de Ptolemée Intendant des affaires du Roi traversoit le grand Champ avec un équipage magnifique & accompagnée de quelques gens de cheval, pour passer des terres du Roi dans la province des Romains, attaquerent son escorte ; & tout ce que cette Dame put faire fut de se sauver pendant qu'ils s'occupoient au pillage. Ils vinrent après cette action me trouver à Tarichée avec quatre mulets chargez de quantité de choses de prix, force vaisselle d'argent, & cinq cens pieces d'or. Comme Ptolemée étoit Juif, & que nos loix défendent de rien prendre à ceux de nôtre nation quand ils seroient même nos ennemis, je voulus conserver ce butin pour le lui rendre : & dans ce dessein je dis à ces jeunes gens qu'il faloit le garder pour le vendre, & en envoyer le prix à Jerusalem afin de l'employer à la reparation des murs de la ville. Ce qui les irrita de telle sorte, parce qu'ils avoient esperé d'en profiter, qu'ils firent courir le bruit dans tous les environs de Tyberiade que je voulois mettre la province sous la puissance des Romains, & que ce que j'avois proposé pour Jerusalem n'étoit qu'une feinte ; mais

que

que ma veritable intention étoit de faire tout rendre à Ptolemée : en quoi ils ne se trompoient pas : car ils ne m'eurent pas plûtôt quitté que je remis ce qu'ils avoient pris entre les mains de Dassion & de Janée fils de Levi deux des principaux habitans de Tarichée fort aimez du Roi. Je leur donnai ordre de le lui reporter, & leur défendis sur peine de la vie d'en parler à qui que ce fût. Cependant le bruit se répandit par toute la Galilée que je la voulois livrer aux Romains. On resolut de me perdre : & ceux de Tarichée même ayant ajoûté foi à cette imposture persuaderent à mes gardes & aux gens de guerre qui m'accompagnoient de prendre le tems que je serois endormi, & de se trouver avec les autres dans l'Hypodrome pour deliberer des moyens de faire reüssir leur dessein. Ils y allerent, & trouverent qu'un grand nombre de peuple y étoit déja assemblé. Là d'une commune voix ils arresterent de me traiter comme un traître à la republique : & Jesus fils de Saphias qui étoit alors principal Juge de Tyberiade & l'un des plus méchans hommes du monde & des plus seditieux, pour les animer encore davantage leur montra les loix de Moïse qu'il tenoit à la main, & leur dit : " Si vous n'êtes point touchez de la consi-
„ deration de vôtre propre salut, ne mépriſez
„ pas au moins ces saintes loix que ce perfide
„ Joseph vôtre Gouverneur n'a point craint de
„ violer, & qui ne sçauroit être puni trop se-
„ verement pour avoir commis un si grand cri-
„ me. „ Ayant parlé de la sorte & voyant que le peuple approuvoit par ses cris ce qu'il disoit, il prit avec lui quelques gens armez & vint à mon logis dans la resolution de me tuer. Comme je ne me défiois de rien & que je dormois accablé de sommeil & de lassitude, Simon l'un

C'est la place où se faisoient les courses des chevaux.

de mes gardes qui étoit seul demeuré auprès de moi voyant venir cette troupe toute furieuse, m'éveilla, m'avertit du peril auquel j'étois, & m'exhorta de mourir genereusement en me donnant la mort à moi-même plûtôt que de la recevoir des mains de mes ennemis. Je me recommandai à Dieu, pris un habit noir pour me travestir, & n'ayant que mon épée à mon côté passai au milieu de tous ces gens; & m'en allai droit à l'hypodrome par un chemin détourné. Là je me prosternai à la veuë de tout le peuple, arrosai la terre de mes larmes afin de les toucher de compassion; & quand je reconnus qu'ils commençoient à s'attendrir je tâchai de les diviser de sentimens auparavant que ceux qui étoient allez pour me tuer fussent de retour. „Je leur dis que je ne desavoüois pas d'avoir „gardé ce butin ainsi que l'on m'en accusoit: „mais que je les priois d'entendre à quel des„sein je l'avois fait: & que s'ils trouvoient que „j'eusse tort ils pourroient après me faire mou„rir.„ Surquoi toute cette multitude me commanda de parler: & ceux qui étoient allez me chercher étant revenus en ce même-tems & se voulant jetter sur moi, la voix de tout le peuple les en empêcha. Ils crûrent aussi qu'après que j'aurois confessé d'avoir voulu rendre ce butin au Roi je passerois pour un traître, & qu'ils pourroient executer leur dessein sans que personne s'y opposât. Ainsi toute l'assemblée s'étant teuë pour m'écouter, je parlai en cette sorte: „Si vous jugez que j'aye merité la mort je ne „refuse pas de la souffrir. Mais permettez-moi „auparavant de vous informer de la verité. Com„me j'avois reconnu que la beauté & la com„modité de vôtre ville y attirent les étrangers „de toutes parts, & que plusieurs d'entre eux „aban-

„ abandonnent leur pays pour la venir habiter & „ pour partager avec vous vôtre bonne & vôtre „ mauvaise fortune ; j'avois dessein d'employer „ cet argent pour y faire bâtir des murailles. „ A ces mots les habitans & les étrangers se mirent à crier que l'on m'avoit de l'obligation, & que je n'avois rien à craindre. Les Galiléens au contraire & ceux de Tyberiade continuoient dans leur animosité. Ainsi se trouvant divisez, les uns me menaçoient : les autres me rassuroient. Mais après que j'eus promis à ceux de Tyberiade & aux autres villes dont l'assiete le permettroit, de leur faire bâtir des murailles : ils ajoûterent foi à mes paroles, l'assemblée se separa, & je me retirai avec mes amis & vingt de mes soldats après être contre toute sorte d'esperance échappé d'un si grand peril. Mais les auteurs de cette sedition qui craignirent que je ne m'en vengeasse s'assemblerent en armes jusques au nombre de six cens, & marcherent vers ma maison à dessein d'y mettre le feu. On m'en donna avis : & croyant qu'il me seroit honteux de m'enfuir j'eus recours à l'audace & à la hardiesse pour me défendre. Ainsi après avoir fait fermer les portes je montai au plus haut estage du logis, d'où je leur criai qu'ils envoyassent quelques-uns d'entre eux recevoir cet argent qui étoit la cause de leur mécontentement & de leurs plaintes. Ils envoyerent aussi-tôt le plus seditieux de tous. Je le fis battre de verges, lui fis couper une main qu'on lui attacha au cou, & le leur renvoyai en cet état. Une action si hardie leur fit croire que j'avois avec moi un grand nombre de gens de guerre, & les étonna de telle sorte qu'ils prirent la fuite. Ainsi par ma resolution & par mon adresse j'évitai ce second peril. Quelques autres d'entre les seditieux continuoient

tinuoient encore d'émouvoir le peuple en lui disant qu'il faloit tuer ces deux Seigneurs qui s'étoient refugiez auprès de moi, puisqu'ils refusoient de se soûmettre aux loix d'un pays où ils venoient chercher leur seureté, & que c'étoient des empoisonneurs qui favorisoient le parti des Romains. Lorsque je vis que le peuple se laissoit tromper par ce discours je leur dis, qu'il étoit injuste de persecuter ainsi des gens qui étoient venus chercher un asyle parmi eux; que ces empoisonnemens dont on leur parloit n'étoient qu'une imagination & une chimere, puis que les Romains n'auroient pas besoin d'entretenir un si grand nombre de legions s'ils pouvoient par un tel moyen se défaire de leurs ennemis. Ces paroles les adoucirent: mais les artifices de ces mutins les irriterent de nouveau, & ils allerent en armes assieger les maisons de ces deux Seigneurs avec dessein de les tuer. J'en fus averti: & dans la crainte que j'eus que s'ils commettoient un si grand crime personne ne voulût plus se retirer parmi nous, je me resolus d'aller à l'heure même accompagné de quelques-uns des miens chez ces étrangers. Je fis aussi-tôt fermer les portes de leur logis, & ayant fait tirer un canal jusques au lac qui en étoit proche montai avec eux dans un bateau & les conduisis jusques sur la frontiere des Ipeniens. Là je leur payai le prix de leurs chevaux qu'ils n'avoient pû emmener, & en leur disant adieu les exhortai de souffrir constamment le malheur qui leur étoit arrivé. Mais en verité j'avois le cœur percé de douleur d'estre ainsi contraint d'exposer encore une fois dans un pays ennemi des personnes qui étoient venus chercher leur seureté auprès de moi. Je crûs néanmoins qu'il valoit mieux les mettre en hazard de mourir par la main des Ro-

Romains, que de les voir aſſaſſiner devant mes yeux dans une province où je commandois. Mais ils éviterent le malheur que j'apprehendois pour eux : car le Roi Agrippa s'adoucit & leur pardonna.

En ce même tems les habitans de Tyberiade écrivirent à ce Prince & lui promirent de ſe rendre à lui s'il leur vouloit envoyer des troupes pour la conſervation de leur pays. Si-tôt que j'en eus l'avis je m'en allai les trouver : & comme ils ſçavoient que Tarichée avoit déja été fermée de murailles ils me prierent d'executer la parole que je leur avois donnée de leur faire la même grace. Je le leur accordai, fis venir des materiaux, & y mis des ouvriers. Je partis trois jours après de Tyberiade pour aller à Tarichée qui en eſt éloignée de trente ſtades. Et auſſi-tôt que j'en fus ſorti quelque cavalerie Romaine ayant paru proche de la ville, les habitans qui crûrent que c'étoient des troupes du Roi commencerent à me déchirer par toutes ſortes d'injures. Un homme vint en diligence m'en donner avis, & ajoûta que tout étoit diſpoſé à une revolte. Cette nouvelle m'étonna d'autant plus que j'avois renvoyé de Tarichée ce que j'avois de gens de guerre, à cauſe que le jour du Sabat étant proche je deſirois que les habitans le pûſſent celebrer en repos ſans être troublez par les ſoldats ; & j'en uſois toûjours de la même ſorte dans cette ville par la confiance que je prenois en l'affection des habitans que j'avois ſi ſouvent éprouvée. Ainſi n'ayant auprès de moi que ſept ſoldats & quelques-uns de mes amis je ne ſçavois à quoi me déterminer. Car d'un côté je ne voyois point d'apparence de raſſembler mes troupes à la veille d'un jour auquel nos loix ne nous permettent pas de combattre

tre même dans les occasions les plus pressantes: & d'autre part je ne me trouvois pas assez fort, quand même j'eusse pû en cette rencontre me servir des habitans de Tarichée & des étrangers qui s'y étoient retirez, en les engageant à m'assister par l'esperance du butin. Cependant cette affaire ne souffroit point de retardement, puis que pour peu que je differasse, ceux que l'on asseuroit que le Roi avoit envoyez se rendroient maîtres de la ville, & m'empêcheroient d'y entrer. Dans la peine où je me trouvois je donnai ordre à ceux de mes amis à qui je me fiois davantage de faire garde aux portes de la ville sans en laisser sortir personne: je commandai ensuite aux principaux habitans de monter chacun dans un batteau avec un batelier seulement, pour me suivre jusques à Tyberiade; & j'en pris aussi un sur lequel je montai avec sept soldats & quelques-uns de mes amis. Ceux de Tyberiade qui ne sçavoient pas que j'eusse été averti de ce qui s'étoit passé voyant qu'il n'étoit arrivé aucunes troupes du Roi, & que tout le lac étoit couvert de batteaux qu'ils croyoient pleins de gens de guerre, furent saisis d'une si grande frayeur qu'ils changerent aussi-tôt de sentimens: ils quitterent les armes & vinrent au devant de moi avec leurs femmes & leurs enfans; & en me souhaitant toutes sortes de prosperité ils me prioient de leur continuer les témoignages de mon affection. Je commandai à ceux qui conduisoient les batteaux qui me suivoient de mouïller l'ancre loin de la terre, afin qu'on ne pût s'appercevoir du peu de monde qui étoit dedans: & m'étant approché du rivage je fis de grands reproches à ceux de la ville d'avoir violé si legerement la foi qu'ils m'avoient donnée. Je leur promis neanmoins de leur pardonner pourvû qu'ils m'envoyassent dix des principaux

cipaux d'entr'eux : ce qu'ils firent à l'heure-même. Je leur en demandai encore dix autres : & je continuai à uſer du même artifice juſques à ce que j'euſſe peu à peu envoyé par ce moyen à Tarichée tout le Senat de Tyberiade, & un grand nombre des principaux habitans. Alors le menu peuple voyant le peril où il étoit me pria de faire punir l'auteur de la ſédition. C'étoit un jeune homme nommé Clitus très-hardy & très-entreprenant. Je me trouvai aſſez embarraſſé : car d'un côté je ne pouvois me reſoudre à faire tuer un homme de ma nation : & de l'autre il étoit important d'en faire un châtiment exemplaire. Dans cette difficulté je pris un parti ſur le champ, qui fut de commander à Levi l'un de mes gardes de ſe ſaiſir de Clitus, & de lui couper une main. Comme je vis qu'il n'oſoit l'entreprendre au milieu d'une ſi grande multitude, ne voulant pas que ceux de Tyberiade s'apperçuſſent de ſa timidité, j'appellai Clitus & lui dis : Ingrat & perfide que vous êtes, puis que vous avez merité que les deux mains vous ſoient coupées : ſoyez vous-même vôtre bourreau, ſi vous ne voulez être châtié plus ſéverement. Sur cela il me conjura de lui conſerver au moins une main. Je le lui accordai, mais en feignant de m'y reſoudre avec peine ; & à l'inſtant il ſe coupa lui-même la main gauche avec ſon épée. Ainſi le tumulte ceſſa : je m'en retournai à Tarichée : & ceux de Tyberiade ne pouvoient aſſez admirer que j'euſſe appaiſé cette ſédition ſans effuſion de ſang. Quand je fus arrivé à Tarichée je fis venir dîner avec moi mes priſonniers, entre leſquels étoient Juſte & Piſte ſon pere, & leur dis, que je ſçavois comme eux quelle étoit la puiſſance des Romains : mais que le grand nombre des factieux m'empêchoit de faire paroître mes ſentimens ; & que

je

je leur conſeillois de demeurer comme moi dans le ſilence en attendant un meilleur temps. Que cependant ils devoient être bien aiſes de m'avoir pour Gouverneur, puis que nul autre ne les pouvoit mieux traiter. Sur quoi je fis ſouvenir Juſte qu'avant ma venuë les Galiléens avoient fait couper les mains à ſon frere en lui ſuppoſant de fauſſes lettres : qu'après le départ de Philippes les Gamalitains dans une conteſtation qu'ils eurent avec les Babyloniens avoient tué Cares parent de Philippes ; au lieu que je n'avois fait ſouffrir qu'une peine fort legere à Jeſus ſon frere qui avoit épouſé la ſœur de Juſte. Après cela je mis en liberté Juſte & tous les ſiens.

Peu auparavant Philippes fils de Jacim étoit parti du château de Gamala pour la raiſon que je vai dire. Auſſi-tôt qu'il eut appris que Varus s'étoit revolté contre le Roi Agrippa, & qu'Equus Modius qui étoit fort ſon ami lui avoit été donné pour ſucceſſeur ; il écrivit à ce dernier pour l'avertir de l'état où il étoit, & le prier de faire tenir au Roi & à la Reine des lettres qu'il leur écrivoit. Modius apprit avec beaucoup de joye ce que Philippes lui mandoit, & envoya ſes lettres à ce Prince & à cette Princeſſe. Le Roi ayant ainſi connu la fauſſeté de ce que l'on avoit publié que Philippes s'étoit rendu chef des Juifs pour faire la guerre aux Romains, l'envoya querir avec une eſcorte de gens de cheval & le reçut parfaitement bien. Il le montroit même aux capitaines Romains en leur diſant : Voilà celui que l'on accuſoit de s'être revolté contre vous. Il l'envoya enſuite avec de la cavalerie au château de Gamala pour en ramener tous ſes gens, rétablir les Babyloniens dans Bathanea, & y affermir la tranquillité publique. Philippes partit avec ces ordres. Cependant un nommé Joſeph qui vouloit paſſer pour mede-

medecin, mais qui n'étoit qu'un charlatan, raſſembla les plus hardis d'entre les jeunes gens de Gamala, & ayant auſſi attiré à lui les principaux de la ville perſuada au peuple de ſecouer le joug du Roi, & de prendre les armes pour recouvrer leur liberté. Il en contraignit d'autres d'entrer malgré eux dans ſon parti, & fit mourir ceux qui le refuſerent; entre leſquels furent Cares, Jeſus ſon parent, & la ſœur de Juſte qui étoit de Tyberiade. Il m'écrivit enſuite pour me conjurer de lui envoyer du ſecours & des ouvriers pour bâtir les murailles de la ville: ce que je ne jugeai pas à propos de lui refuſer.

En ce même tems cette partie de la Gaulatide qui s'étend juſques au bourg de Solima ſe revolta auſſi contre le Roi. Je fis fermer de murs Sogan & Seleucie qui ſont deux places fortes d'aſſiete; je fortifiai Jamnia, Amerith, & Charab qui ſont trois bourgs de la haute Galilée, quoi qu'avec difficulté à cauſe des rochers qui s'y rencontrent, & donnai ordre ſur tout à fortifier Tarichée, Tyberiade, & Sephoris. Je fis environner auſſi de murailles quelques villages comme Berſobé, Selamen, Jotapat, Capharat, Comoſgana, Nepapha, le mont Itaburim & la caverne des Arbeliens, j'y fis aſſembler quantité de blé, & leur donnai des armes pour ſe défendre.

Cependant Jean fils de Levi dont la haine s'augmentoit toûjours de plus en plus, ne pouvant ſouffrir ma proſperité reſolut de me perdre à quelque prix que ce fût. Ainſi après avoir fait enfermer de murailles Giſchala qui étoit le lieu de ſe naiſſance, il envoya Simon ſon frere & Jonathas fils de Siſenna accompagnez de cent hommes de guerre vers Simon fils de Gamaliel, pour le prier de faire en ſorte auprès de ceux de Jeruſalem qu'on revoquât le pouvoir qui m'avoit été

donné, & qu'on l'établît Gouverneur en ma place par le consentement de tout le peuple. Ce Simon de Jerusalem étoit d'une naissance fort illustre, Pharisien de secte & par consequent attaché à l'observation de nos loix, homme fort sage & fort prudent, capable de conduire de grandes affaires, ancien ami de Jean, & qui alors me haïssoit. Ainsi touché des prieres de son ami il representa aux Grands Sacrificateurs Ananus & Jesus fils de Gamala & aux autres qui étoient de son parti, qu'il leur importoit de m'ôter le gouvernement de la Galilée avant que je m'élevasse à un plus haut degré de puissance : mais qu'il n'y avoit point de tems à perdre, parce que si j'en avois avis je pourrois venir attaquer la ville avec une armée. Ananus lui répondit, que ce qu'il proposoit n'étoit pas facile à executer, parce que plusieurs des Sacrificateurs & des principaux d'entre le peuple rendoient des témoignages de moi fort avantageux, & qu'ainsi il n'étoit pas raisonnable d'accuser un homme à qui on ne pouvoit rien reprocher. Simon les pria de tenir au moins la chose secrette, & dit qu'il se chargeoit de l'execution. Il manda ensuite le frere de Jean, & le chargea de rapporter à son frere que pour venir à bout de son dessein il envoyât des presens à Ananus. Ce moyen lui réüssit : Car Ananus & les autres s'étant laissez corrompre par de l'argent resolurent de m'ôter mon gouvernement, sans que nuls autres de Jerusalem que ceux de leur faction en eussent connoissance. Ils envoyerent pour cet effet quatre personnes, qui bien que de diverse naissance étoient sçavans & habiles; sçavoir d'entre le peuple Jonathas & Ananias Pharisiens, & de la race sacerdotale Gosor aussi Pharisien; ausquels on joignit Simon qui étoit le plus jeune de tous & descendu des grands Sacrificateurs. L'ordre qu'ils

qu'ils leur donnerent fut d'assembler les Galiléens, & de leur demander d'où venoit cette grande affection quils avoient pour moi : Que s'ils disoient que c'étoit parce que j'étois de Jerusalem, ils leur répondissent qu'eux quatre en étoient aussi. Que s'ils disoient que c'étoit à cause que j'étois fort sçavant dans la loi, ils leur repartissent qu'ils n'en étoient pas moins instruits que moi : Et que s'ils disoient que c'étoit parce que j'étois Sacrificateur, ils repliquassent que deux d'entr'eux l'étoient aussi. Jonathas & ses Collegues partirent avec ces instructions, & avec quarante mille deniers d'argent qu'on leur donna du tresor public. Un nommé Jesus qui étoit de Galilée étant en ce même tems venu à Jerusalem avec six cens hommes de guerre qu'il commandoit ils le payerent pour trois mois & tous ses gens, & l'engagerent ainsi à les suivre pour executer tout ce qu'ils lui ordonneroient : ils joignirent encore à lui trois cens habitans de Jerusalem qu'ils payoient aussi. Ils partirent en cet état, ayant encore avec eux Simon frere de Jean & les cent soldats qu'il avoit amenez. Ils avoient de plus un ordre secret de me mener à Jerusalem si je quittois volontairement les armes ; & de me tuer si je faisois resistance, sans craindre d'en être punis, comme ne l'ayant fait qu'en vertu de leur pouvoir. Ils avoient aussi des lettres adressantes à Jean pour l'exhorter à me faire la guerre, & d'autres aux habitans de Sephoris, de Gabara & de Tyberiade pour les porter à lui donner du secours. Jesus fils de Gamala qui avoit eu part à tous ces conseils & qui étoit fort mon ami en donna avis à mon pere, qui me l'écrivit fort au long. Et dans la douleur que j'eus de ce que la jalousie de mes citoyens avoit par une si grande ingratitude conspiré ma perte, j'étois encore affligé des instances

que mon pere me faiſoit de l'aller trouver afin de lui donner avant que mourir la conſolation de me voir. Je communiquai toutes ces choſes à mes amis, & leur dis que j'étois reſolu de partir dans trois jours. Ils me conjurerent avec larmes de ne les point expoſer par mon éloignement à une ruine inévitable. Mais je ne pouvois me reſoudre à le leur accorder, parce que je me conſiderois moi-même encore plus qu'eux. En ce même tems les Galiléens craignant que mon abſence ne les expoſât à la violence de ces libertins qui couroient continuellement la campagne envoyerent donner avis dans toute la Galilée du deſſein que j'avois de m'en aller. Ils vinrent auſſi-tôt de tous côtez me trouver au bourg d'Azochim dans le grand Champ avec leurs femmes & leurs enfans, non pas tant à mon avis par l'affection qu'ils me portoient, que par leur propre interêt, à cauſe qu'ils croyoient n'avoir rien à craindre tandis que je ſerois avec eux.

J'ûs alors durant la nuit un étrange ſonge. Car m'étant endormi dans une grande triſteſſe à cauſe des lettres que j'avois reçûës, il me ſembla que je voyois un homme qui me diſoit : " Conſolez-„ vous & ne craignez point. Le déplaiſir dans „ lequel vous êtes ſera la cauſe de vôtre bonheur „ & de vôtre élevation, & vous ne ſortirez pas „ ſeulement avec avantage de ce peril, vous ſor-„ tirez auſſi de pluſieurs autres. Ne vous laiſſez „ donc point abattre : prenez courage ; & ſou-„ venez-vous de l'avis que je vous donne qu'il „ vous faudra faire la guerre contre les Romains. M'étant levé enſuite de ce ſonge & voulant ſortir de mon logis, cette multitude de Galiléens mêlée de femmes & d'enfans ne m'eut pas plûtôt apperçû qu'ils ſe jetterent tous le viſage contre terre & me conjurerent avec larmes de ne les point

point abandonner, & de ne point laiſſer leur païs à la diſcretion de leurs ennemis : & comme ils voyoient que je ne me laiſſois point fléchir à leurs prieres ils faiſoient mille imprécations contre ceux de Jeruſalem, qui ne pouvoient ſouffrir qu'ils vécuſſent en repos ſous ma conduite. Une ſi grande affliction de tout ce peuple me toucha le cœur. Je crûs qu'il n'y avoit point de peril auquel je ne dûſſe m'expoſer pour leur conſervation : & ainſi je leur promis de demeurer. Je leur commandai de choiſir cinq mille hommes d'entr'eux avec des armes & des munitions de bouche pour me ſuivre, & renvoyai tout le reſte. Je marchai avec ces cinq mille hommes, trois mille ſoldats que j'avois deja, & quatre-vingt chevaux vers un bourg de la frontiere de Ptolemaïde nommé Chabolon, pour m'oppoſer à Placide que Ceſtius Gallus avoit envoyé avec de l'infanterie & une compagnie de cavalerie pour mettre le feu dans les villages des Galiléens qui ſont aux environs de Ptolemaïde. Il ſe campa & ſe retrancha proche de la ville, & je fis la même choſe à ſoixante ſtades près de Chabolon. Ainſi étant ſi proches les uns des autres nous ſortions ſouvent hors de nos retranchemens comme pour donner bataille : mais il ne ſe paſſa que de legeres eſcarmouches, parce que plus Placide voyoit que je deſirois d'en venir aux mains, plus il craignoit de s'engager dans un grand combat, & ne vouloit point s'éloigner de Ptolemaïde.

Les choſes étant en cet état Jonathas & ſes Collegues arriverent dans la province : & comme ils n'oſoient m'attaquer ouvertement ils tâcherent de me ſurprendre ; & pour cela ils m'écrivirent une lettre dont voici les propres paroles.

„ Jonathas & ſes Collegues envoyez par ceux „ de Jeruſalem, A Joſéph ſalut. Les principaux „ de la ville de Jeruſalem ayant eu avis que Jean

„ de Giſchala vous a dreſſé diverſes embuſches, „ nous ont envoyez pour lui en faire de ſeveres „ reprimendes, & lui ordonner d'obeïr exacte- „ ment à l'avenir à tout ce que vous lui com- „ manderez. Mais parce que nous déſirons de „ conferer avec vous pour pourvoir avec vô- „ tre avis à toutes choſes, nous vous prions de „ nous venir promptement trouver avec peu de „ ſuite, à cauſe que ce bourg eſt trop petit pour „ loger grand nombre de ſoldats.

Cette lettre leur faiſoit eſperer que ſi je les allois trouver deſarmé ils pourroient ſans peine m'arrêter : ou que ſi j'y allois avec des troupes ils me feroient déclarer rebelle. Un jeune cavalier fort reſolu & qui avoit autrefois ſervi le Roi fut chargé de cette lettre, & arriva à la ſeconde heure de la nuit lors que j'étois à table avec mes amis les plus particuliers & les principaux des Galiléens. Un de mes gens m'ayant dit qu'un cavalier Juif étoit venu je lui commandai de le faire entrer. Il ne ſalua perſonne, & me dit ſeulement en me rendant la lettre: "Voici ce que vous écrivent les Deputez „ de Jeruſalem. Rendez leur promtement répon- „ ſe: car il faut que je retourne les trouver.„ Ceux qui étoient à table avec moi admirerent l'inſolence de ce ſoldat : mais je le priai de s'aſſeoir & de ſouper avec nous. Il le refuſa: & alors tenant toûjours la lettre en ma main ſans l'ouvrir je continuai à entretenir mes amis de diverſes choſes. Peu de tems après je leur donnai le bon ſoir, retins ſeulement quatre de ceux à qui je me confiois le plus, & dis que l'on apportât du vin. Alors ſans que perſonne s'en apperçût j'ouvris la lettre : & ayant vû ce qu'elle contenoit je la repliai & la tins toûjours à ma main comme ſi je ne l'euſſe point ouverte. Je commandai enſuite de donner à ce ſoldat vingt dragmes pour la dépenſe de ſon voyage. Il les reçut

çut & m'en remercia : Ce qui me faiſant voir qu'il aimoit l'argent, & qu'ainſi il ne ſeroit pas difficile de le gagner je lui dis : „Si vous voulez boi„re avec nous je vous donnerai une dragme pour „chaque verre de vin que vous boirez. Il accepta la condition, & but tant afin de gagner davantage, qu'il s'enyvra. Alors ne lui étant plus poſſible de cacher ſon ſecret il ne fut pas beſoin de l'interroger pour lui faire dire qu'on m'avoit dreſſé des embuſches, & que j'avois été condamné à perdre la vie. Ainſi étant informé du deſſein de ceux qui l'avoient envoyé je leur répondis en cette ſorte.

„Joſeph, A Jonathas & à ſes Collegues ſalut. „J'ay d'autant plus de joye d'apprendre que vous „étes arrivez en bonne ſanté en Galilée, que „cela me donnera le moyen de remettre entre „vos mains le ſoin des affaires de cette provin„ce, & de ſatisfaire au deſir que j'ai depuis ſi „long-tems de m'en retourner à Jeruſalem. „Ainſi j'irois vous trouver à Xalon & beaucoup „plus loin quand même vous ne me le mande„riez pas. Mais vous me pardonnerez bien ſi je „ne le puis faire maintenant, parce que je ſuis „obligé de demeurer à Chabolon pour obſerver „Placide, & l'empêcher de faire une irruption „dans la Galilée. Il eſt donc beaucoup plus à pro„pos que vous veniez ici après que vous aurez re„ceu ma reſponſe, ainſi que je vous en ſupplie.

Je mis cette lettre entre les mains de ce cavalier, & envoyai avec lui trente des perſonnes des plus conſiderables de Galilée avec ordre de ſaluer ſeulement ces Députez ſans leur parler d'affaire quelconque : & je leur donnai à chacun pour les accompagner un de ceux de mes ſoldats dont je m'aſſurois le plus, à qui je commandai d'obſerver ſoigneuſement ſi ces Gentilshommes Gali-

léens n'entreroient point en discours avec Jonathas. Ces Députez de Jerusalem se voyant ainsi trompez dans leur esperance m'écrivirent une autre lettre, dont voici les mots.

„ Jonathas & ses Collegues, A Joseph salut: „ Nous, vous ordonnons de venir dans trois „ jours nous trouver à Gabara sans vous faire „ accompagner par des gens de guerre, afin que „ nous prenions connoissance des crimes dont vous avez accusé Jean. "

Après avoir receu ces Gentilshommes Galiléens & m'avoir écrit cette lettre ils vinrent en Japha, qui est le plus grand bourg du païs, le mieux fermé de murailles, & extremement peuplé. Tous les habitans allerent au devant d'eux avec leurs femmes & leurs enfans en criant, qu'ils s'en retournassent sans envier le bonheur dont ils jouïssoient d'avoir un Gouverneur si homme de bien. Jonathas & ses Collegues, quoi que fort irritez de ces paroles, n'oserent le témoigner ni leur rien répondre. Ils s'en allerent vers d'autres bourgs où ils furent receus de la même sorte, chacun criant qu'ils ne vouloient point d'autre Gouverneur que Joseph. Ainsi n'ayant pû rien faire ils allerent à Sephoris. Comme ses habitans sont affectionnez aux Romains ils se contenterent d'aller au devant d'eux, & ne leur parlerent de moi en aucune sorte. Ils passerent de là à Azochim où ils furent receus comme à Japha: & alors ne pouvant plus retenir leur colere ils commanderent aux soldats qui les accompagnoient de faire taire ces gens & de les chasser à coups de bâton. Ils continuerent leur chemin vers Gabara, où Jean les vint joindre avec trois mille hommes de guerre. Comme j'avois appris par leurs lettres qu'ils étoient resolus de me perdre je pris trois mille de mes soldats, laissai le reste dans

mon

mon camp ſous la conduite d'un de mes amis à qui je me fiois entierement, & m'en allai à Jotapat afin d'être proche d'eux : car il n'en eſt éloigné que de quarante ſtades. J'écrivis de ce lieu à ces Députez en cette ſorte.

„ Si vous voulez abſolument que je vous aille „ trouver, il y a dans la Galilée deux cens quatre „ bourgs ou villages. Je me rendrai en celui qu'il „ vous plaira, excepté Gabara & Giſchala, dont „ l'un eſt le païs de Jean, & l'autre a une liaiſon tres-particuliere avec lui. " Jonathas & ſes Collegues ne m'écrivirent plus depuis avoir receu cette lettre, mais tinrent conſeil avec leurs amis & avec Jean, pour déliberer des moyens de m'attaquer. Jean propoſa d'écrire à toutes les villes, tous les bourgs, & tous les villages de la Galilée, diſant qu'il ſe trouveroit au moins dans chacun une perſonne ou deux qui ne m'aimoient pas : qu'on les feroit venir pour dépoſer contre moi : qu'on dreſſeroit un acte de leurs dépoſitions pour faire connoître que les Galiléens m'avoient déclaré leur ennemi ; & que l'on envoyeroit cet acte à Jeruſalem pour y être confirmé. Ce qui donneroit de la crainte aux Galiléens qui m'affectionnoient, & les porteroit à m'abandonner. Cette propoſition fut fort approuvée : & environ la troiſiéme heure de la nuit Sachée vint m'en donner avis.

Voyant donc qu'il n'y avoit point de tems à perdre je commandai à Jacob qui m'étoit très-fidelle de prendre deux cens hommes, & les diſpoſer ſur les chemins qui vont de Gabara en Galilée pour arrêter tous les paſſans & me les envoyer, principalement ceux qui ſe trouveroient porter des lettres. J'envoyai d'un autre côté Jeremie l'un de mes amis avec ſix cens hommes ſur les confins de la Galilée du côté de Jeruſalem, avec ordre d'arrêter tous ceux qui porteroient des lettres, de

les

les retenir enchaisnez, & de m'envoyer les dépêches. J'ordonnai ensuite aux Galiléens de se trouver le lendemain en armes à Gabara avec des vivres pour trois jours, séparai en quatre troupes les gens de guerre qui restoient auprès de moi, leur donnai pour chefs ceux de mes gardes dont j'étois tres-assuré, & leur défendis de recevoir parmi eux aucun soldat qu'ils ne connûssent. Le lendemain lors que j'arrivai à Gabara environ la cinquiéme heure du jour je trouvai la campagne toute pleine de Galiléens armez qui venoient à mon secours, & avec eux une grande quantité de païsans. Comme je commençois à leur parler ils s'écrierent tout d'une voix que j'étois leur bienfacteur & le sauveur de leur païs. Je les remerciai de leur affection, & les exhortai à ne faire tort à personne; mais à se contenter des vivres qu'ils avoient apportez sans rien piller dans les villages, parce que je desirois d'appaiser ce trouble sans effusion de sang & sans violence.

Ce même jour ceux qui portoient à Jerusalem les lettres de Jonathas ne manquerent pas de tomber entre les mains des gens que j'avois disposez sur les chemins. Ils les arrestérent prisonniers, & m'envoyerent les lettres que je trouvai pleines de calomnies & d'injures contre moi. Je le dissimulai sans en parler à personne; mais je me resolus d'aller droit à eux. Aussi-tôt qu'ils eurent avis que je m'approchois ils se retirerent & Jean avec eux dans la maison de Jesus, qui étoit une grande & forte tour peu differente d'une citadelle. Ils y cacherent une compagnie de gens de guerre, fermerent toutes les portes à la reserve d'une seule, & m'attendirent dans l'esperance que j'irois les saluër. Ils avoient commandé à leurs soldats de ne laisser entrer que moi seul & de repousser tous les autres, croyant qu'après cela il leur seroit facile

le de m'arrêter. Mais cette trahiſon ne leur réüſſit pas, parce que ſur la défiance que j'en eus j'entrai dans une maiſon proche de la leur, & feignis d'avoir beſoin de me repoſer. Ils crûrent que je dormois en effet, & ſortirent pour perſuader à mes troupes de m'abandonner comme m'étant fort mal acquitté de ma charge. Il arriva néanmoins tout le contraire. Car les Galiléens ne les eurent pas plûtôt apperçus qu'ils témoignerent hautement l'affection qu'ils avoient pour moi, & leur reprocherent que ſans que je leur en euſſe donné le moindre ſujet ils venoient troubler la tranquilité de la province : à quoi ils ajoûterent qu'ils pouvoient bien s'en retourner, puiſqu'ilsne recevroient point d'autre Gouverneur. Cela m'ayant été rapporté je m'avançai pour entendre ce que diſoit Jonathas. Tout ce peuple me reçut avec des acclamations de joye & des remerciemens de les avoir gouvernez avec tant de juſtice & de bonté. Jonathas & ſes Collegues les entendant parler de la ſorte ne tinrent pas leur vie en ſeureté & ne penſoient qu'à s'enfuir. Mais il n'étoit pas en leur pouvoir. Je leur dis de demeurer : & ils en furent ſi effrayez qu'ils paroiſſoient être hors d'eux-mêmes. Après que j'eus impoſé ſilence à tout ce peuple, j'ordonnai à ceux de mes ſoldats en qui je me confiois le plus de garder les avenuës, & commandai à tout le reſte de ſe tenir ſous les armes pour empêcher les ſurpriſes de Jean ou de nos autres ennemis. Je commençai par leur parler de la premiere lettre que ces Députez m'avoient écrite, par laquelle ils me mandoient qu'ils avoient été envoyez de Jeruſalem pour terminer les differends d'entre Jean & moi, & me prioient de les aller trouver. Et afin que perſonne n'en pût douter je produiſis cette lettre, & ajoûtai en adreſſant ma parole à Jonathas : " Si me trouvant obli-

" gé

„ gé de me juſtifier devant vous & vos Collegues „ des accuſations de Jean contre moi, j'avois pro- „ duit deux ou trois témoins très-gens de bien qui „ rendiſſent témoignage de la ſincerité de mes ac- „ tions, n'eſt-il pas vrai que vous ne pourriez pas „ ne me point abſoudre ? Mais maintenant pour „ vous faire connoître de quelle ſorte je me ſuis „ conduit dans l'exercice de ma charge, je ne me „ contente pas de produire trois témoins : je pro- „ duis tous ceux que vous voyez devant vous. In- „ terrogez-les de mes actions, & qu'ils vous di- „ ſent s'ils y ont trouvé quelque choſe à repren- „ dre. Et vous tous, ajoûtai-je en m'adreſſant aux „ Galiléens, le plus grand plaiſir que vous me puiſ- „ ſiez faire eſt de ne point diſſimuler la verité; mais „ de declarer hardiment devant ces Meſſieurs „ comme s'ils étoient nos juges, ſi j'ai commis „ quelque choſe digne de reproche dans les fon- „ ctions de ma charge. „ Après que j'eus parlé de la ſorte tous d'une commune voix dirent que j'étois leur bienfaicteur & leur conſervateur, témoignerent qu'ils approuvoient toute ma con- duite, & me prierent de continuer à les gouver- ner comme j'avois fait juſques alors, aſſurant tous avec ſerment que je n'avois jamais ſouffert qu'on eût attenté à l'honneur de leurs femmes, ni ne leur avois jamais cauſé aucun déplaiſir. Je leus enſuite ſi haut que pluſieurs des Galiléens le purent entendre les deux lettres de Jonathas qui avoient eté interceptées, & qui m'accuſoient par une pure calomnie d'avoir plûtôt agi en tyran qu'en gouverneur. Et parce que je ne voulois pas qu'ils ſçûſſent de quelle ſorte elles étoient tom- bées entre mes mains, de crainte qu'ils n'oſaſ- ſent plus continuer à écrire je dis que les maſſagers me les avoient apportées d'eux-mêmes. Ces lettres irriterent de telle ſorte toute cette multitude con-

tre

tre Jonathas & ſes Collegues qu'ils ſe jetterent ſur eux, & les euſſent ſans doute tuez ſi je ne les en euſſe empêchez. Je dis à Jonathas que je leur pardonnois tout ce qu'ils avoient fait contre moi, pourveu qu'ils changeaſſent de conduite & retournaſſent dire en Jeruſalem à ceux qui les avoient députez de quelle maniere je m'étois conduit dans mon emploi. Ils me le promirent, & je les renvoyai, quoi que je ne doutaſſe pas qu'ils me manqueroient de parole. Mais la fureur de ce peuple continuant toûjours ils me conjuroient de leur permettre de les punir, & bien que je m'efforçaſſe de tout mon pouvoir de moderer leur colere & de leur perſuader de leur pardonner, en leur remontrant qu'il n'y a point de ſedition qui ne ſoit deſavantageuſe au public, ils vouloient à toute force aller attaquer le logis de Jonathas.

Voyant donc qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de les retenir je montai à cheval, & leur commandai de me ſuivre à Sogan qui eſt un village d'Arabie éloigné de vingt ſtades du lieu où j'étois, & empêchai par ce moyen qu'on ne pût m'accuſer d'avoir commencé une guerre civile. Lors que je fus arrivé à Sogan je fis faire alte à mes troupes; & après les avoir averties de ne ſe laiſſer pas emporter ſi aiſément à la colere, je dis à cent des plus conſiderables des Galiléens tant par leur qualité que par leur âge, de ſe preparer pour aller à Jeruſalem faire entendre qui étoient ceux qui troubloient la province, & leur dis que s'ils pouvoient faire comprendre raiſon au peuple, il faloit le porter à m'écrire des lettres par leſquelles il me confirmeroit dans le gouvernement de la Galilée & commanderoit à Jean de s'en éloigner. Ils partirent trois jours après avec ces ordres, & je leur donnai cinq cens ſoldats pour les accompagner. J'écrivis auſſi à quelques-uns de mes amis de Samarie

marie de pourvoir à la seureté de leur passage; car cette ville étoit déja assujettie aux Romains, & comme ce chemin étoit le plus court ils n'auroient pû s'ils ne l'eussent pris arriver dans trois jours à Jerusalem. Je les conduisis jusques à la frontiere, posai des gardes sur les chemins pour empêcher que l'on ne pût rien apprendre de leur départ, & m'arrêtai durant quelques jours à Japha.

Jonathas & ses Collegues voyant que tous leurs desseins leur avoient si mal réüssi renvoyerent Jean à Gischala, & s'en allerent à Tyberiade dans l'esperance de s'en rendre maîtres, parce que Jesus qui en exerçoit alors la souveraine magistrature leur avoit promis de persuader au peuple de les recevoir & de se soûmettre à eux. Sila que j'y avois laissé pour mon lieutenant m'en avertit aussi-tôt, & me pressa de retourner en diligence: ce qu'ayant fait je m'exposai à un grand peril par la rencontre que je vai dire. Jonathas & ses Collegues qui étoient déja arrivez à Tyberiade où ils avoient porté plusieurs des habitans qui ne m'aimoient pas à se revolter contre moi furent fort surpris de ma venuë: ils vinrent me trouver, & après m'avoir salué me dirent qu'ils se réjouïssoient de l'honneur que j'avois acquis par la maniere dont je m'étois conduit dans ma charge, & qu'ils y prenoient part comme étant leur concitoyen. Ils me protesterent ensuite que mon amitié leur étoit beaucoup plus considerable que celle de Jean, & me prierent de m'en retourner sur l'assurance qu'ils me donnoient de le remettre bien-tôt entre mes mains. Ils me le confirmerent par des sermens si terribles & si sacrez parmi nous que je crûs être obligé en conscience d'y ajoûter foi; & pour m'empêcher de trouver étrange qu'ils insistassent si fort à mon éloignement, ils me dirent que le jour du Sabbat étant proche ils desiroient d'empêcher qu'il n'arrivât

rivât quelque trouble parmi le peuple. Comme je ne me défiois point d'eux je me retirai à Tarichée: mais je laiſſai dans la ville des perſonnes avec charge d'obſerver tout ce que l'on diroit de moi, & de le faire ſçavoir à d'autres que je diſpoſai en divers endroits ſur le chemin qui va de Tyberiade à Tarichée afin de m'en apporter des nouvelles avec plus de diligence. Le lendemain tout le peuple s'aſſembla dans un lieu fort ſpacieux qui étoit deſtiné pour la priere. Jonathas s'y trouva auſſi, & n'oſant parler ouvertement de revolte il ſe contenta de dire que la ville avoit beſoin de changer de Gouverneur. Mais Jeſus qui étoit le principal Magiſtrat ajoûta ſans rien diſſimuler, qu'il leur étoit beaucoup plus avantageux d'obeïr à quatre perſonnes qu'à une ſeule; d'autant plus que ces quatre étoient d'une naiſſance illuſtre & d'une ſinguliere prudence: & en parlant de la ſorte il montroit Jonathas & ſes Collegues. Juſte loüa cet avis, & attira quelques-uns des habitans à ſon opinion. Mais le peuple n'entra point dans ce ſentiment: & il ſeroit arrivé ſans doute une ſedition ſi la ſixéme heure du jour qui en celui du Sabbat nous oblige d'aller dîner, ne fût venuë. L'aſſemblée ayant donc été remiſe au lendemain les Députez s'en retournerent ſans rien faire. Si-tôt que j'en eus la nouvelle je me reſolus d'aller dès le matin à Tyberiade: ainſi étant parti de Tarichée au point du jour je trouvai que le peuple étoit déja aſſemblé dans l'oratoire, ſans qu'il ſçeût pourquoi il s'y aſſembloit. Jonathas & ſes Collegues fort ſurpris de me voir firent courir le bruit qu'il avoit paru de la cavalerie Romaine près d'Homonea, qui n'eſt éloigné que de trente ſtades de la ville. Surquoi ils s'écrierent qu'il ne faloit pas ſouffrir que les ennemis vinſſent ainſi à leur vûë piller la campagne. Ce qu'ils diſoient à deſſein de m'obliger de ſortir pour

pour ſecourir les habitans du plat païs, & demeurer cependant maîtres de la ville en gagnant à mon prejudice l'affection des habitans. Je n'eus pas peine à m'appercevoir de leur artifice, & fis neanmoins ce qu'ils deſiroient, afin de ne donner pas ſujet à ceux de Tyberiade de croire que je negligeois ce qui regardoit leur ſeureté. Je m'y en allai donc en diligence, & reconnus qu'il n'y avoit pas ſeulement la moindre apparence au bruit que l'on avoit fait courir. Je revins auſſi-tôt, & trouvai que le Senat & le peuple étoient déja aſſemblez, & que Jonathas faiſoit une grande invective contre moi, diſant que je mépriſois le ſoin de la guerre, & ne penſois qu'à me divertir. Surquoi il produiſoit quatre lettres qu'il aſſuroit avoir reçuës des Galiléens des frontieres, par leſquelles ils lui demandoient un promt ſecours contre les Romains, qui menaçoient d'entrer dans trois jours en leur païs avec grand nombre d'infanterie & de cavalerie. Ceux de Tyberiade ajoûterent trop aiſément foi à ce rapport, & ſe mirent à crier qu'il n'y avoit point de tems à perdre; mais qu'il faloit que j'allaſſe promtement remedier à un ſi preſſant peril. Quoi que je compriſſe aſſez le deſſein de Jonathas je ne laiſſai pas de dire que j'étois prêt de marcher: mais que les quatre lettres que l'on avoit repreſentées étant écrites de divers endroits également menacez il faloit diſtribuer toutes nos troupes en cinq corps, dont chacun des Députez de Jeruſalem en commanderoit un, & moi un autre, puis que d'auſſi braves gens qu'ils étoient devoient aſſiſter la republique de leurs perſonnes auſſi bien que de leurs conſeils. Cette propoſition plut extremement à tout le peuple, & ils nous preſſoient tous de l'executer. Les Députez au contraire ne furent pas peu troublez de voir que j'avois ainſi renverſé leurs nouveaux deſſeins. Surquoi Ananias

nias l'un d'entr'eux, qui étoit un fort méchan homme & fort artificieux, proposa de publier un jeûne pour le lendemain, & que chacun se rendît sans armes au même lieu & à la même heure pour témoigner qu'ils ne pouvoient rien sans le secours & l'assistance de Dieu. Ce qu'il ne disoit pas par zele de religion; mais afin de me desarmer & tous les miens. Je fus contraint neanmoins d'y consentir, de peur qu'il ne semblât que je mépriſasse ce qui avoit une si grande apparence de pieté.

Aussi-tôt que l'assemblée fut separée Jonathas & ses Collegues écrivirent à Jean de se rendre auprès d'eux le jour suivant avec le plus de gens de guerre qu'il pourroit, pour m'arrêrer & venir ainsi à bout de ce qu'il desiroit, dont ils lui faisoient voir la facilité. Ces lettres le réjoüirent fort; & il ne manqua pas de se mettre en état d'executer ce dessein. Le lendemain je dis à deux de mes gardes très-vaillans & très-fidéles de cacher sous leurs habits de courtes épées & de me suivre, afin que s'il en étoit besoin nous pûssions nous défendre de nos ennemis. Je pris aussi une cuiraſſe & une épée qu'on ne voyoit point, & m'en allai en cet état au lieu où l'on étoit assemblé. Quand je fus arrivé avec mes amis, Jesus qui se tenoit à la porte ne permit à aucun des miens d'entrer : & lors que l'on alloit commencer la priere il me demanda ce que j'avois fait des meubles & de l'argent non monnoyé qu'on avoit pillé dans le palais du Roi lors qu'on y avoit mis le feu : ce qu'il ne faisoit que pour gagner tems jusques à ce que Jean fût arrivé. Je lui répondis que j'avois tout mis entre les mains de Capella & de dix des principaux habitans de Tyberiade, & qu'il pouvoit leur demander si je ne disois pas vrai. Surquoi Capella & les autres reconnurent qu'il étoit ainsi. Jesus me demanda ensuite ce que j'avois fait des vingt pieces d'or que

j'avois tirées de quelque argent non monnoyé que j'avois fait vendre. Je répondis que je les avois données à ceux que j'avois envoyez à Jerusalem pour la dépense de leur voyage. Sur cela Jonathas & ses Collegues dirent que j'avois eu tort de les payer aux dépens du public. Une si grande malice irrita le peuple. Et lors que je vis qu'il étoit prêt à s'émouvoir je repartis pour l'animer de plus en plus; que si j'avois mal fait d'avoir donné ces vingt pieces d'or des deniers publics, j'offrois de les payer du mien afin de faire cesser leurs plaintes. Ces paroles faisant voir si clairement jusqu'à quel point alloit leur injustice contre moi, le peuple s'émût encore davantage: & quand Jesus vit que cette affaire prenoit un chemin tout contraire à celui qu'ils avoient esperé, il commanda au peuple de se retirer, & dit que le Senat seul eût à demeurer, parce que ces sortes d'affaires ne devoient pas se traiter tumultuairement. Surquoi le peuple criant qu'il ne me vouloit pas laisser seul avec eux, un homme vint dire tout bas à Jesus que Jean étoit proche avec ses troupes. Alors Jonathas ne pouvant plus se retenir, & Dieu le permettant peut-être ainsi pour me sauver, puis qu'autrement je n'aurois pû éviter de perir par les mains de Jean, „ Cessez, dit-il, ô habitans de Tyberiade de vous „ mettre en peine touchant ces vingt pieces d'or. „ Car ce n'est pas pour ce sujet que Joseph merite „ de perdre la vie: c'est parce qu'il vous trompe, „ & s'est rendu vôtre tyran. „ Et achevant ces paroles, lui & ceux de sa faction se mirent en devoir de me tuer, mais ceux qui étoient venus avec moi ayant tiré leurs épées, & le peuple ayant pris des pierres pour assommer Jonathas, ils me tirerent d'entre les mains de mes ennemis. Comme je me retirois je vis venir Jean avec les siens. Je gagnai le lac par un chemin détourné, montai dans un

un batteau, me ſauvai à Tarichée, & échapai ainſi d'un ſi grand peril.

J'aſſemblai auſſi-tôt les principaux des Galiléens, & leur fis entendre comment contre toute ſorte de Juſtice il s'en étoit ſi peu falu que Jonathas & ceux de ſa faction ne m'euſſent aſſaſſiné. Ils s'en mirent en telle colere qu'ils me conjurerent de ne differer pas davantage à les mener contr'eux & leur permettre d'exterminer Jean, Jonathas, & tous ſes Collegues. Je les retins en leur repreſentant qu'il faloit avant que d'en venir aux armes attendre le retour de ceux que j'avois envoyez à Jeruſalem, afin de ne rien faire que de leur conſentement. Cependant Jean voyant que ſon deſſein étoit manqué étoit retourné à Giſchala.

Peu de tems après ceux que j'avois envoyez à Jeruſalem revinrent, & me rapporterent que le peuple avoit trouvé très-mauvais que le Grand Sacrificateur Ananus, & Simon fils de Gamaliel euſſent ſans ſa participation envoyé des Députez en Galilée pour me dépoſſeder de ma charge, & qu'il ne s'en étoit gueres falu qu'il n'eût mis le feu dans leurs maiſons. Ils me rendirent auſſi des lettres par leſquelles les principaux de la ville de l'autorité & du conſentement de tout le peuple, me confirmoient dans mon gouvernement, & ordonnoient à Jonathas & à ſes Collegues de s'en retourner. Lors que j'ûs reçu ces lettres je m'en allai à Arbella où j'avois ordonné aux Galiléens de s'aſſembler : & là mes envoyez me raconterent de quelle ſorte le peuple de Jeruſalem irrité de la méchanceté de Jonathas m'avoit maintenu dans ma charge, & lui avoit commandé de s'en retourner avec ſes Collegues. J'envoyai enſuite à ces quatre députez les lettres qui leur étoient écrites à eux-mêmes, & commandai à celui que j'en chargai de bien obſerver leur contenance. Ils furent terriblement

troublez, & envoyerent auſſi-tôt querir Jean. Ils tinrent enſuite conſeil avec le Senat de Tyberiade & les principaux de Gabara afin de déliberer ſur ce qu'ils avoient à faire. Ceux de Tyberiade furent d'avis que Jonathas & ſes Collegues devoient continuer à prendre ſoin des affaires pour ne pas abandonner une ville qui s'étoit miſe entre leurs mains; & cela d'autant plûtôt que j'avois reſolu de les attaquer: ce qu'ils avançoient fauſſement. Jean approuva cet avis, & y ajoûta qu'il faloit envoyer deux des Députez à Jeruſalem pour m'accuſer devant le peuple d'avoir mal gouverné la Galilée. Et qu'il leur ſeroit aiſé de le lui perſuader, tant par la conſideration de leur qualité, que par la legereté qui lui eſt ſi naturelle. Chacun approuva cette propoſition: & auſſi-tôt Jonathas & Ananias partirent, & leurs deux Collegues démeurerent à Tyberiade, où on leur donna cent hommes pour leur garde. Les habitans travaillerent enſuite à la reparation de leurs murailles, prirent les armes, & envoyerent à Giſchala demander des troupes à Jean pour s'en ſervir au beſoin contre moi.

Jonathas & ceux qui l'accompagnoient étant arrivez à Darabith qui eſt un petit bourg aſſis dans le grand Champ ſur les frontieres de la Galilée, ceux de mes gens que j'avois mis ſur les chemins les arrêterent; leur firent quitter les armes, & les retinrent priſonniers en ce même lieu. Levi qui commandoit ce parti me l'écrivit auſſi-tôt. Je le diſſimulai durant deux jours, & envoyai exhorter ceux de Tyberiade de quitter les armes, & de renvoyer chez eux ceux qu'ils avoient fait venir à leur ſecours. Mais dans la creance qu'ils avoient que Jonathas ſeroit déja arrivé à Jeruſalem ils ne me répondirent que par des injures. Je crûs neanmoins devoir continuer d'agir plûtôt par adreſſe que par force, afin de ne me pas rendre coupable d'avoir allu-

allumé une guerre civile. Ainſi pour les attirer hors de leurs murailles je pris dix mille hommes choiſis & les ſéparai en trois corps. Je commandai à une partie de demeurer dans le bourg de Domez : j'en logeai mille dans un bourg qui eſt ſur la montagne diſtante de quatre ſtades de Tyberiade, avec ordre de n'en point partir que lors que je leur en donnerois le ſignal, & m'avançai avec un autre corps à la vûë de Tyberiade. Les habitans ſortirent, firent pluſieurs courſes ſur mes gens, & uſerent de paroles picquantes contre moi. Leur impudence paſſa même ſi avant qu'ils firent porter un cercueil, & feignoient par mocquerie de pleurer ma mort: mais je me mocquois dans mon cœur de leur folie. Et comme j'avois toûjours le deſſein de me ſaiſir de Jean & de Joaſar les deux autres Collegues de Jonathas qui étoient demeurez à Tyberiade, je les fis prier de s'avancer hors de la ville avec ceux de leurs amis & de leurs gardes qu'ils voudroient choiſir pour leur ſeureté, parce que je deſirois de conferer avec eux des moyens d'entrer en quelque accommodement pour partager enſemble le gouvernement de Galilée. Simon ébloui d'une propoſition ſi avantageuſe fut ſi mal habile que de l'accepter : mais Joaſar au contraire ſe défiant qu'il y eût quelque mauvais deſſein caché ne tomba point dans ce piege. Je fis de grands complimens à Simon & à ſes amis de ce qu'ils avoient bien voulu venir: & l'ayant éloigné peu à peu de ſa troupe ſous prétexte de lui dire quelque choſe en ſecret, je le pris à travers le corps & le mis entre les mains de quelques-uns des miens pour le mener dans ce bourg où j'avois des gens cachez: & leur ayant donné le ſignal je marchai vers Tyberiade. Alors le combat commença. Il fut fort opiniâtré: & les miens étoient prêts à lâcher le pied ſi je ne leur euſſe redonné du cœur. Enfin après avoir cou-

ru fortune d'être défait je contraignis les ennemis de rentrer dans la ville. Cependant quelques-uns de ceux que j'avois envoyez par le lac avec ordre de mettre le feu dans la premiere maiſon qu'ils prendroient, ayant executé ce commandement, les habitans qui s'imaginerent que la ville étoit priſe de force mirent bas les armes ; & me prierent avec leurs femmes & leurs enfans de leur pardonner. Je le leur accordai, arrêtai la fureur des ſoldats, & la nuit étant proche je fis ſonner la retraite. J'envoyai querir Simon pour ſouper avec moi, le conſolai, & lui promis de le renvoyer en toute ſeureté à Jeruſalem avec tout ce dont il auroit beſoin pour ſon voyage.

J'entrai le lendemain avec dix mille hommes armez dans Tyberiade, & fis venir dans la place les principaux de la ville, à qui je commandai de déclarer qui avoient été les auteurs de la ſédition. Ils le firent, & je les envoyai liez à Jotapat. Quant à Jonathas & ſes Collegues je les fis conduire avec une eſcorte juſques à Jeruſalem, & pourvûs à tout ce qui étoit neceſſaire pour leur voyage. Ceux de Tyberiade vinrent une ſeconde fois me prier d'oublier les ſujets que j'avois de me plaindre d'eux, en m'aſſurant qu'ils repareroient par leur fidelité les fautes qu'ils avoient commiſes par le paſſé, & me conjurerent de vouloir faire rendre ce que l'on avoit pillé. Je commandai auſſi-tôt que l'on apportât dans la grande place tout ce qui avoit été pris. Et comme les ſoldats avoient peine à s'y reſoudre, je jettai les yeux ſur l'un d'eux qui étoit beaucoup mieux vêtu qu'à l'ordinaire, & lui demandai où il avoit pris cet habit : il avoüa qu'il l'avoit pillé : je lui fis donner pluſieurs coups, & menaçai les autres de les traiter encore plus ſéverement s'ils ne rapportoient tout leur butin. Ils obeïrent ; & je fis rendre à chacun des habitans ce qui lui appartenoit.

Je

Je croi devoir faire connoître en ce lieu la mauvaise foi de Juste & des autres, qui ayant parlé de cette même affaire dans leurs histoires n'ont point eu de honte pour satisfaire leur passion & leur haine de l'exposer aux yeux de la posterité tout autrement qu'elle ne s'est passée en effet. En quoi ils ne different en rien de ceux qui falsifient les actes publics, sinon qu'en ce qu'ils n'apprehendent point qu'on les en punisse. Ainsi Juste ayant entrepris de se rendre recommandable en écrivant cette guerre a dit de moi plusieurs choses très-fausses, & n'a pas été plus veritable en ce qui regarde son propre païs. C'est ce qui me contraint maintenant pour le convaincre de rapporter ce que j'avois tû jusques ici: & on ne doit pas s'étonner de ce que j'ai tant differé. Car encore qu'un historien soit obligé de dire la verité il peut ne s'emporter pas contre les méchans: non qu'ils meritent qu'on les favorise; mais pour demeurer dans les termes d'une sage moderation. Ainsi Juste pour revenir à vous qui pretendez être celui de tous les historiens à qui on doit ajoûter le plus de foi: dites-moi je vous prie comment est-il possible que les Galiléens & moi ayons été cause de la revolte de vôtre païs contre les Romains & contre le Roi, puis qu'auparavant que la ville de Jerusalem m'eût envoyé pour Gouverneur en la Galilée, vous & ceux de Tyberiade aviez déja pris les armes & fait la guerre à ceux de la province de Decapolis en Syrie? Car pouvez-vous nier que vous n'ayez mis le feu dans leurs villages, & qu'un de vos gens n'y ait été tué, dont je ne suis pas le seul qui rend témoignage, puis que cela se trouve même dans les Commentaires de l'Empereur Vespasien, où l'on voit que lors qu'il étoit à Ptolemaïde les habitans de Decapolis le prierent de vous faire châtier comme l'auteur de tous leurs maux: & il l'auroit fait sans doute, si le

Roi Agrippa entre les mains de qui on vous avoit mis pour en faire justice, ne vous eût fait grace à la priere de Berenice sa sœur : ce qui n'empêcha pas que vous ne demeurassiez long-tems en prison. Mais la suite de vos actions a fait aussi clairement connoître quel vous avez été durant toute vôtre vie, & que c'est vous qui avez porté vôtre païs à se revolter contre les Romains comme je le ferai voir par des preuves très-convaincantes. Je me trouve donc obligé maintenant à cause de vous d'accuser les autres habitans de Tyberiade, & de montrer que vous n'avez été fidelle ni au Roi ni aux Romains. Sephoris & Tyberiade d'où vous avez tiré vôtre naissance, sont les plus grandes villes de la Galilée. La premiere, qui est assise au milieu du païs & qui a tout à l'entour de soi plusieurs villages qui en dépendent, étant resolue de demeurer fidelle aux Romains, quoi qu'elle eût pû facilement se soûlever contr-eux, n'a jamais voulu me recevoir, ni prendre les armes pour les Juifs. Mais dans la crainte que ses habitans avoient de moi ils me surprirent par leurs artifices, & me porterent même à leur bâtir des murailles. Ils reçurent ensuite volontairement garnison de Cestius Gallus Gouverneur de Syrie pour les Romains, & me refuserent l'entrée de leur ville parce que je leur étois trop redoutable. Ils ne voulurent pas même nous secourir lors du siege de Jerusalem, quoi que le Temple qui leur étoit commun avec nous fût en peril du tomber entre les mains de nos ennemis, tant ils craignoient qu'ils ne parussent prendre les armes contre les Romains. Mais c'est ici, Juste, qu'il faut parler de vôtre ville. Elle est assise sur le lac de Genesareth, éloigné d'Hippos de trente stades, de soixante de Gabare, & de six-vingt de Scytopolis qui est sous l'obeïssance du Roi. Elle n'est proche d'aucune ville des Juifs. Qui vous empêchoit

choit donc de demeurer fidelles aux Romains, puiſque vous aviez tous quantité d'armes & en particulier & en public? Que ſi vous répondez que j'en fus alors la cauſe, je vous demande qui en a donc été la cauſe depuis? Car pouvez-vous ignorer qu'avant le ſiege de Jeruſalem j'avois été forcé dans Jotapat; que pluſieurs autres châteaux avoient été pris, & qu'un grand nombre de Galiléens avoient été tuez en divers combats? Si donc ce n'avoit pas été volontairement, mais par contrainte que vous euſſiez pris les armes, qui vous empêchoit alors de les quitter, & de vous mettre ſous l'obeïſſance du Roi & des Romains, puis qu'il ne vous reſtoit plus aucune apprehenſion de moi? Mais ce qui eſt vrai eſt que vous avez attendu juſques à ce que vous ayez vû Veſpaſien arrivé avec toutes ſes forces aux portes de vôtre ville; & qu'alors la crainte du peril vous a deſarmez. Vous n'auriez pû éviter neanmoins d'être emportez de force & abandonnez au pillage, ſi le Roi n'eût obtenu de la clemence de Veſpaſien le pardon de vôtre folie. Ce n'a donc pas été ma faute, mais la vôtre, & vôtre perte n'eſt venuë que de ce que vous avez toûjours été dans le cœur ennemi de l'empire. Car avez-vous oublié que dans tous les avantages que j'ai remporté ſur vous je n'ai voulu faire mourir aucun des vôtres: au lieu que les diviſions qui ont partagé vôtre ville, non pour vôtre affection pour le Roi & pour les Romains, mais par vôtre propre malice, ont coûté la vie à cent quatre-vingt-cinq de vos citoyens durant le tems que j'étois aſſiegé dans Jotapat? Ne s'eſt-il pas trouvé dans Jeruſalem durant le ſiege deux mille hommes de Tyberiade, dont une partie ont été tuez & les autres pris priſonniers? Et direz-vous pour prouver que vous n'étiez point ennemi des Romains que vous vous étiez alors retiré auprès du Roi? Ne dirai-je

pas

pas au contraire que vous ne le fites que par la crainte que vous eutes de moi ? Que ſi je ſuis un méchant, comme vous le publiez : qu'êtes-vous donc, vous à qui le Roi Agrippa ſauva la vie lors que Veſpaſien vous avoit condamné à la perdre ; vous qu'il n'a pas laiſſé de faire mettre deux fois en priſon quoi que vous lui euſſiez donné beaucoup d'argent ; vous qu'il envoya deux fois en exil, vous qu'il auroit fait mourir ſi Berenice ſa ſœur n'eût obtenu vôtre grace, & vous enfin en qui il reconnut tant d'infidelité dans la charge de ſon ſecretaire dont il vous avoit honoré, qu'il vous défendit de vous preſenter jamais devant lui ? Mais je n'en veux pas dire davantage. Au reſte j'admire la hardieſſe avec laquelle vous oſez aſſurer d'avoir écrit cette hiſtoire plus exactement qu'aucun autre, vous qui ne ſçavez pas ſeulement ce qui s'eſt paſſé en Galilée : car vous étiez alors à Baruch auprès du Roi : & vous n'avez garde non plus de ſçavoir ce que les Romains ont ſouffert au ſiege de Jotapat, ni de quelle ſorte je m'y ſuis conduit, puiſque vous ne m'aviez point ſuivi, & qu'il n'eſt reſté un ſeul de ceux qui m'ont aidé à défendre cette place pour vous en pouvoir apprendre des nouvelles. Que ſi vous dites que vous avez rapporté avec plus d'exactitude ce qui s'eſt paſſé au ſiege de Jeruſalem, je vous demande comment cela ſe peut faire, puiſque vous ne vous y êtes point trouvé, & que vous n'avez point lû ce que Veſpaſien en a écrit : ce que je puis aſſurer ſans crainte voyant que vous avez écrit tout le contraire. Que ſi vous croyez que vôtre hiſtoire ſoit plus fidelle que nulle autre, pourquoi ne l'avez vous pas publiée durant la vie de Veſpaſien & de Tite ſon fils qui ont eu toute la conduite de cette guerre, & durant la vie du Roi Agrippa & de ſes proches qui étoient

ſi ſçavans dans la langue grecque? Car vous l'avez écrite vingt ans auparavant, & vous pouviez alors avoir pour témoins de la verité ceux qui avoient vû toutes choſes de leurs propres yeux. Mais vous avez attendu à la mettre au jour après leur mort, afin qu'il n'y eût perſonne qui pût vous convaincre de n'avoir pas été fidelle. Je n'en ai pas fait de même, parce que je n'apprehendois rien : mais au contraire j'ai mis la mienne entre les mains de ces deux Empereurs lorſque cette guerre ne faiſoit preſque que d'être achevée & que la memoire en étoit encore toute recente, à cauſe que ma conſcience m'aſſuroit, que n'ayant rien dit que de veritable elle ſeroit approuvée de ceux qui en pouvoient rendre témoignage : en quoi je ne me ſuis point trompé. Je la communiquai même auſſi-tôt à pluſieurs dont la plûpart s'étoient trouvez dans cette guerre, du nombre deſquels furent le Roi Agrippa & quelques-uns de ſes proches. Et l'Empereur Tite lui-même voulut que la poſterité n'eût point beſoin de puiſer dans une autre ſource la connoiſſance de tant de grandes actions. Car après l'avoir ſouſcrite de ſa propre main il commanda qu'elle fût renduë publique. Le Roi Agrippa m'a auſſi écrit ſoixante & deux lettres qui rendent témoignage de la verité des choſes que j'ai rapportées. J'en mettrai ici deux ſeulement pour verifier ce que je dis.

„ Le Roi Agrippa, A Joſeph ſon très-cher „ ami ſalut. J'ai lû vôtre hiſtoire avec grand plai„ ſir, & l'ai trouvée beaucoup plus exacte que nul„ le des autres. C'eſt pourquoi je vous prie de m'en „ envoyer la ſuite. Adieu mon très-cher ami.

„ Le Roi Agrippa, A Joſeph ſon très-cher „ ami ſalut. Ce que vous avez écrit me fait „ voir que vous n'avez pas beſoin de mes inſtru„ ctions pour apprendre comme toutes choſes

„ ſe

„ſe ſont paſſées. Et neanmoins quand je vous „verrai je pourrai vous dire quelques particu- „laritez que vous ne ſavez pas. „

On voit par là de quelle ſorte ce Prince, non par une flaterie indigne de ſa qualité, ni une mocquerie ſi éloignée de ſon humeur, a bien voulu rendre témoignage de la verité de mon hiſtoire afin que perſonne n'en pût douter. Voilà ce que Juſte m'a contraint de dire pour ma juſtification, & il faut reprendre la ſuite de mon diſcours.

Après avoir appaiſé les troubles de Tyberiade je propoſai à mes amis l'affaire de Jean & déliberai avec eux des moyens de le punir. Leur avis fut de raſſembler toutes les forces de mon gouvernement & de marcher contre lui, puiſqu'il étoit ſeul la cauſe de tout le mal. Mais je n'entrai pas dans leur ſentiment, parce que je deſirois de rendre le calme à la province ſans effuſion de ſang: & pour cela je leur ordonnai de s'informer très-exactement de tous ceux qui ſuivoient le parti de ce factieux. Je fis dans le même-tems publier une ordonnance par laquelle je promettois d'oublier tout le paſſé en faveur de ceux qui ſe repentiroient d'avoir manqué à leur devoir & y rentreroient dans vingt jours: & en cas qu'ils ne vouluſſent pas quitter les armes, je les menaçois de brûler leurs maiſons & d'expoſer leurs biens au pillage. Cette menace les étonna ſi fort que quatre mille d'entre eux abandonnerent Jean, mirent bas les armes, & ſe rendirent à moi. Les habitans de Giſchala ſes compatriotes, & quinze cens étrangers Tyriens furent les ſeuls qui demeurerent auprès de lui. Et cette conduite que j'avois tenuë me réüſſit de telle ſorte que la crainte l'obligea à demeurer dans ſon pays.

Ceux de Sephoris qui ſe confioient en la force de leurs murailles & qui me voyoient occupé ail-

ailleurs, prirent les armes en ce même tems & envoyerent prier Ceſtius Gallus Gouverneur de Syrie de venir en diligence ſe mettre en poſſeſſion de leur ville, ou de leur envoyer au moins une garniſon. Il leur promit de venir ; mais il ne leur en marqua point le tems. Auſſi-tôt que j'en eus reçu l'avis je raſſemblai mes troupes, marchai contre eux & pris la ville de force. Alors les Galiléens ne voulant pas perdre cette occaſion de ſe venger des Sephoritains qu'ils haïſſoient mortellement, n'oublierent rien pour exterminer la ville & les habitans. Car les hommes s'étant retirez dans la forteresſe ils mirent le feu aux maiſons qu'ils avoient abandonnées; pillerent la ville, & ne mirent point de bornes à leur reſſentiment. Cette inhumanité me donna une ſenſible douleur. Je leur commandai de ceſſer le pillage, & leur repreſentai qu'ils ne devoient pas traiter de la ſorte des perſonnes de leur Tribu. Mais voyant que ni mes commandemens ni mes prieres ne pouvoient les arreſter, tant leur animoſité étoit violente, je donnai ordre aux plus confidens de mes amis de faire courir le bruit que les Romains entroient de l'autre côté de la ville avec une puiſſante armée. Cette adreſſe me réüſſit. L'apprehenſion que leur donna cette nouvelle leur fit abandonner le pillage pour ne penſer qu'à s'enfuïr, voyant que je m'enfuyois moi-même, & pour confirmer encore ce bruit je faiſois ſemblant de n'avoir pas moins de peur qu'ils en avoient.

Voilà les moyens dont je me ſervis pour ſauver ceux de Sephoris lorſqu'ils n'oſoient plus l'eſperer : & peu s'en falut que les Galiléens ne pillaſſent auſſi Tyberiade comme je vai le raconter. Quelques-uns des principaux Senateurs écrivirent au Roi pour le prier de venir prendre poſ-

ſeſſion

ſeſſion de leur ville. Il leur répondit qu'il viendroit dans peu de jours, & mit ſes lettres entre les mains d'un de ſes valets de chambre nommé Criſpe, Juif de nation. Les Galiléens l'arreſterent en chemin, le reconnurent, & me l'amenerent : & lorſqu'ils ſçurent ce que ces lettres portoient ils en furent ſi émûs qu'ils s'aſſemblerent, prirent les armes, & vinrent me trouver le lendemain à Azoc, en criant que ceux de Tyberiade étoient des traîtres, amis du Roi, & qu'ils me prioient de leur permettre de les aller ruïner. Car ils ne haïſſoient pas moins Tyberiade que Sephoris. Surquoi je ne ſçavois quel conſeil prendre pour ſauver Tyberiade de leur fureur, parce que je ne pouvois nier que les habitans de cette ville n'euſſent appellé le Roi, la réponſe qu'il rendoit à leur lettre le faiſant voir trop clairement. Enfin après avoir long-tems penſé à la maniere dont je leur devois répondre je leur dis, que la faute de ceux de Tyberiade étant inexcuſable je ne voulois pas les empêcher de piller leur ville : mais que l'on devoit en de ſemblables occaſions ſe conduire avec prudence. Qu'ainſi puis que ceux de Tyberiade n'étoient pas les ſeuls traîtres à la liberté publique, mais que pluſieurs d'entre les principaux des Galiléens ſuivoient leur exemple, j'étois d'avis de faire une exacte recherche des coupables, afin de les punir tous en même-tems comme ils l'avoient tous merité. Ce diſcours les appaiſa : & ainſi ils ſe ſeparerent.

Quelques jours après je feignis d'être obligé de faire un petit voyage & j'envoyai querir ſecretement ce valet de chambre du Roi que j'avois fait mettre en priſon. Je lui dis de trouver moyen d'enyvrer le ſoldat qui le gardoit, & de s'enfuir vers ſon maître. De cette ſorte Tyberiade qui étoit une ſeconde fois ſur le point de perir fut ſauvée par mon adreſſe.

Lors

Lorſque ces choſes ſe paſſoient, Juſte fils de Piſtus s'enfuit vers le Roi ſans que je le ſçuſſe : & voici quelle en fut l'occaſion. Dans le commencement de la guerre des Juifs contre les Romains ceux de Tyberiade avoient reſolu de ne ſe point revolter contre eux, & de ſe ſoûmettre à l'obeïſſance du Roi. Mais Juſte leur perſuada de prendre les armes dans l'eſperance que le trouble & le changement lui donneroient moyen d'uſurper la tyrannie, & de ſe rendre maître de la Galilée & de ſon propre pays. Il ne réüſſit pas néanmoins dans ſon deſſein : car les Galiléens animez contre ceux de Tyberiade par le ſouvenir des maux qu'ils en avoient reçus devant la guerre, ne voulurent point ſouffrir ſa domination : & lorſque j'ûs été envoyé de Jeruſalem pour gouverner la province j'entrai diverſes fois en telle colere contre lui à cauſe de ſa perfidie que peu s'en falût que je ne le fiſſe tuer. La crainte qu'il en eut l'obligea de ſe retirer auprès du Roi, où il crût pouvoir trouver ſa ſeureté.

Les Sephoritains qui ſe virent contre toute eſperance délivrez d'un ſi grand peril, députerent vers Ceſtius Gallus pour le prier de venir promtement dans leur ville, ou d'y envoyer au moins des troupes aſſez fortes pour empêcher les courſes de leurs ennemis. Il leur accorda cette grace, & leur envoya la nuit un corps de cavalerie & d'infanterie. Lorſque j'appris que ces troupes ravageoient le pays d'alentour j'aſſemblai les miennes, & me vins camper à Garizin éloigné de vingt ſtades de Sephoris. Je m'approchai la nuit des murailles, y fis donner l'eſcalade, & mes gens ſe rendirent maîtres d'une grande partie de la ville. Mais parce qu'ils n'en connoiſſoient pas bien tous les endroits nous fûmes contraints de nous retirer après avoir tué douze

douze ſoldats, deux cavaliers Romains, & quelques habitans ſans avoir perdu qu'un ſeul des nôtres. Nous en vinſmes à quelques jours de là à un combat dans la plaine, où après que nous eûmes ſoûtenu long-tems avec beaucoup de courage l'effort de la cavalerie des Romains, les miens qui me virent environné des ennemis s'étonnerent & prirent la fuite : & Juſte l'un de mes gardes & qui l'avoit été autrefois de ceux du Roi, fut tué en cette occaſion.

Sila capitaine des gardes de ce Prince vint enſuite avec grand nombre de cavalerie & d'infanterie ſe camper à cinq ſtades près de Juliade, & laiſſa une partie de ſes gens ſur le chemin de Cana & du château de Gamala pour empêcher d'y porter les vivres. Auſſi-tôt que j'en eus l'avis j'envoyai Jeremie avec deux mille hommes ſe camper près du Jourdain à une ſtade de Juliade ; & voyant qu'ils ne faiſoient qu'eſcarmoucher je les allai joindre avec trois mille hommes, mis le jour ſuivant des troupes en embuſcade dans une vallée aſſez proche du camp des ennemis, & tâchai de les attirer au combat après avoir donné ordre à mes gens de faire ſemblant de lâcher le pied : & cela me réüſſit. Car comme Sila crut qu'ils fuyoient veritablement il les pourſuivit juſques en ce lieu, & ſe trouva ainſi avoir ſur les bras ces troupes dont il ne ſe défioit point. Alors je fis tourner viſage à mes gens, chargeai ſi vigoureuſement les ennemis que je les contraignis de prendre la fuite : & aurois remporté ſur eux une ſignalée victoire ſi la fortune ne ſe fût oppoſée à mon bonheur. Mais mon cheval s'étant abattu ſous moi & m'ayant renverſé dans un lieu marêcageux, je me bleſſai ſi fort à une main qu'on fut obligé de me porter au village de Capharnom, & les miens qui me croyoient

croyoient encore plus bleſſé que je ne l'eſtois en furent ſi troublez qu'ils ceſſerent de pourſuivre les ennemis. La fiévre me prit, & après que l'on m'eut panſé on me porta à Tarichée. Sila l'ayant ſçu reprit courage : & ſur l'avis qu'il eut que mes troupes faiſoient mauvaiſe garde il envoya la nuit au-delà du Jourdain une compagnie de cavalerie qu'il mit en embuſcade : & au point du jour il offrit le combat aux miens, qui ne le refuſerent pas. Cette cavalerie parut alors, les chargea, les rompit, & les mit en fuite. Il n'y en eut néanmoins que ſix de tuez, parce que ſur le bruit que quelques troupes des nôtres venoient de Tarichée à Juliade les ennemis ſe retirerent.

Peu de tems après Veſpaſien arriva à Tyr accompagné du Roi Agrippa, & les habitans lui firent de grandes plaintes de ce Prince, diſant qu'il étoit également leur ennemi & celui du peuple Romain, & que Philippes General de ſon armée avoit par ſon commandement trahi la garniſon Romaine de Jeruſalem & ceux qui étoient dans le palais royal. Veſpaſien les gourmanda fort d'oſer outrager de la ſorte un Roi ami des Romains, & conſeilla à Agrippa d'envoyer Philippes à Rome rendre raiſon de ſes actions. Il partit pour ce ſujet : mais il ne vit point l'Empereur Neron, parce qu'il le trouva dans l'extremité du peril où la guerre civile l'avoit reduit : & ainſi il revint trouver Agrippa.

Quand Veſpaſien fut arrivé à Ptolemaïde les principaux habitans de Decapolis accuſerent Juſte devant lui d'avoir brûlé leurs villages. Veſpaſien pour les ſatisfaire le remit entre les mains du Roi comme étant de ſes ſujets : & ce Prince ſans lui en rien dire l'envoya en priſon, ainſi que nous l'avons vû ci-devant.

Ceux de Sephoris furent enſuite au devant de

Vespasien, & reçurent garnison de lui commandée par Placide, à qui je fis la guerre jusques à ce que Vespasien entra lui-même dans la Galilée. J'ai écrit très-exactement dans mon histoire de la guerre des Juifs ce qui regarde la venuë de cet Empereur : comment après le combat de Tarichée je me retirai à Jotapat : comment après y avoir été long-tems assiegé je tombai entre les mains des Romains : comment je fus ensuite délivré de prison ; & enfin tout ce qui s'est passé dans cette guerre, & dans le siege de Jerusalem. Ainsi il ne me reste à parler que de ce qui me regarde en particulier que je n'y ai point rapporté.

Après la prise de Jotapat les Romains qui m'avoient fait prisonnier me gardoient étroitement : mais Vespasien ne laissoit pas de me faire beaucoup d'honneur ; & j'épousai par son commandement une fille de Cesarée qui étoit du nombre des captives. Elle ne demeura pas long-tems avec moi : car lorsqu'étant délivré de prison je suivis Vespasien à Alexandrie elle me quitta. J'en épousai une autre dans cette même ville d'où je fus envoyé avec Tite à Jerusalem, & m'y trouvai diverses fois en grand danger de ma vie, n'y ayant rien que les Juifs ne fissent pour me perdre. Car toutes les fois que le sort des armes n'étoit pas favorable aux Romains ils leur disoient que c'étoit moi qui les trahissoit, & pressoient sans cesse Tite qui étoit alors déclaré Cesar, de me faire mourir. Mais comme ce Prince n'ignoroit pas quels sont les divers évenemens de la guerre, il ne répondoit rien à ces plaintes. Il m'offrit même diverses fois après la prise de Jerusalem de prendre telle part que je voudrois dans ce qui restoit des ruines de mon païs. Mais rien n'étant capable de me consoler dans une telle désolation je me contentai de lui demander les Livres sacrez & la liberté de quelques

ques perſonnes : ce qu'il m'accorda très-favorablement. Je lui demandai auſſi la liberté de mon frere & de cinquante de mes amis, qu'il me donna de la même ſorte : & étant entré par ſa permiſſion dans le Temple j'y trouvai entre une grande multitude de captifs tant hommes que femmes & enfans environ cent quatre-vingt dix de mes amis ou de ma connoiſſance, qui furent tous délivrez à ma priere ſans payer rançon, & rétablis dans leur premier état.

Tite m'envoya enſuite avec Cerealis & mille chevaux à Thecua pour voir ſi ce lieu ſeroit propre à y faire un campement. Je trouvai à mon retour qu'on avoit crucifié pluſieurs captifs, entre leſquels j'en reconnus trois de mes amis. J'en fus outré de douleur, & allai fondant en larmes dire à Tite le ſujet de mon affliction. Il commanda à l'inſtant même qu'on les ôtât de la croix & qu'on les penſât avec grand ſoin. D'eux d'entre eux rendirent l'eſprit entre les mains des chirurgiens, & le troiſiéme a vécu depuis.

Après que Tite eut mis ordre aux affaires de la Judée & que tout le pays fut tranquille, voyant que les terres que j'avois aux environs de Jeruſalem me ſeroient inutiles à cauſe des troupes Romaines que l'on étoit obligé de laiſſer pour la garde du païs, il m'en donna d'autres en des lieux plus éloignez : & lorſqu'il s'en retourna à Rome il me fit l'honneur de me faire monter ſur ſon vaiſſeau. Quand nous fûmes arrivez Veſpaſien me traita de la maniere du monde la plus favorable. Car il me fit loger dans le palais qu'il habitoit auparavant que d'être Empereur, me fit recevoir au nombre des citoyens Romains, & me donna une penſion, ſans qu'il ait jamais rien diminué de ſes bienfaits envers moi : ce qui m'attira une ſi grande jalouſie de ceux de ma nation qu'elle me mit en grand peril.

ril. Un Juif nommé Jonathas ayant émeu une ſedition à Cyrené, & aſſemblé deux mille hommes du pays qui furent tous ſéverement chaſtiez, fut envoyé pieds & mains liez à l'Empereur, & il m'accuſa fauſſement de lui avoir fait fournir des armes & de l'argent : mais Veſpaſien n'ajoûta point de foi à ſon impoſture, & lui fit trancher la tête. Dieu me délivra encore de pluſieurs autres fauſſes accuſations de mes ennemis, & Veſpaſien me donna en Judée une terre de grande étenduë. En ce même-tems les mœurs de ma femme m'étant devenuës inſupportables je la repudiai, quoi que j'en euſſe trois enfans, dont deux ſont morts, & il ne me reſte que Hircan. J'en épouſai une autre qui eſt de Crete & Juifve de nation, née de parens très-nobles & qui eſt très-vertueuſe. J'ai eu d'elle deux enfans Juſte, & Simon ſurnommé Agrippa. Voilà l'état de mes affaires domeſtiques. A quoi je dois ajoûter que j'ai toûjours continué à être honoré de la bien-veillance des Empereurs. Car Tite ne m'en a pas moins témoigné que Veſpaſien ſon pere, & n'a jamais écouté les accuſations qu'on lui a faites contre moi. L'Empereur Domitien qui leur a ſuccedé a encore ajoûté de nouvelles graces à celles que j'avois déja reçuës, a fait trancher la tête à des Juifs qui m'avoient calomnié, & a fait punir un eſclave eunuque precepteur de mon fils qui avoit été de ce nombre. Ce Prince a joint à tant de faveurs une marque d'honneur très-avantageuſe, qui eſt d'affranchir toutes les terres que je poſſede dans la Judée ; & l'Imperatrice Domitia a toûjours auſſi pris plaiſir à m'obliger. On pourra par cet abregé de la ſuite de ma vie juger quel je ſuis. Et quant à vous, ô très-vertueux Epaphrodite, après vous avoir dédié la continuation de mes Antiquitez je ne vous en dirai pas davantage.

HISTOIRE